



De temps en temps...

*Echos de lecture des documents archivés
auprès des Archives du Patrimoine autobiographique
entre mémoire et avenir
Année 2007 - n°5*

E.R.: R. Westreich - Sq. A. Steurs 21/4 1210 Bruxelles

Siège :
Activités :

Courriel :
Site :
Téléphone :

Compte n° 310-1698823-51

A.P.A.-Belgique – a.s.b.l.
Sq. A. Steurs 21/4, 1210 Bruxelles
Bibliothèque Montjoie,
935-937 chée de Waterloo, 1180-Uccle
apabel@hiware.be
<http://apabel.zeblog.com>
02 791 19 66

Prix : 4 EUR

Avec le soutien de l'Echevinat de la Culture d'Uccle

ARCHIVES DU PATRIMOINE AUTOBIOGRAPHIQUE — BELGIQUE

Edito	3
Les Echos	
Dosogne , José - Quatre Dimanches, Echo : Simone Bellière	5
Henri Descamps, De mémoire de Papet Echo : Louis Vannieuwenborgh	7
José Marquet, Tranches de guerre, 1939-1940 Echo : Jean Nicaise	9
Joséphine Renson, Livres mes amours Echo : Michèle Maitron-Jodogne	11
Claudie Waroquier-Renotte, Le paradis perdu Echo : José Dosogne	13
Albert Grandjean, Au puits sans vin, contes à rebours et vieilles nouvelles Echo : Agnès France De Wandeleer	15
Claude Grandjean, épouse De Brouwer, Ecrits autobiographiques d'avril 2005 à octobre 2006 Echo : Agnès France De Wandeleer	17
André Lefèbvre, Exode Echo : José Dosogne	19
Maximilien Philips, Un homme sans femme est cheval sans mors Écho : Jean Nicaise	21
Maximilien Philips, L'amant de Kathy de Kat Echo : Jean Nicaise	23
Françoise Bellière, Reportage au cœur palpitant de Bruxelles Echo : Rolland Westreich	25
Maximilien S. Philips, Un sacré mariage Echo : Agnès France De Wandeleer	27
Anne Boland, N'éteins pas la lumière Echo : Maryse Gattegno	29
Claire Ruwet, Je vous lierai à une chaise Echo : Maryse Gattegno	31
Maximilien Philips, Lettre à Francesca – La fin du Moanda Echo : Simone Bellière	33
José Dosogne, Avatar à Baranda Echo : Francine Meurice	37
José Dosogne, Le mois le plus beau ou Un Exode en mai Echo : Simone Bellière	41
Anonyme, photos glissées dans un ouvrage sur Rome Echo : Beatrice Barbalato	45
Auteurs divers, Entre rire et pleurer, 29 histoires vécues Echo : José Dosogne	47
de Pondrôme, 1891-1912 Echo : Simone Bellière	49
Paul Algoet, I. Mon enfance à Anvers, avenue de Keyzer, II. Mon enfance et mon adolescence à Anvers, avenue Cruys, III. Mon adolescence avenue Cruys. Troisième partie, IV. Les dramatiques débuts de ma vie d'adulte, Les tribulations d'un jeune Belge en France - Mai 1940, Écho : Jean Nicaise	53
Marcelle Hanrez, Le Voyage en Italie (1933) Echo : Beatrice Barbalato	57
Maximilien Philips, Sexe et Antiquités Echo : Simone Bellière	61
Qui sommes nous?	63
Un réseau européen	64





De temps en temps est l'organe de l'ASBL

Archives du Patrimoine autobiographique - entre mémoire et avenir.

Notre vocation ? Collecter, conserver, commenter (échos de lecture) des documents autobiographiques et organiser des activités autour du thème de l'autobiographie. Le présent numéro réunit les échos de lecture des documents déposés entre Juillet 2004 et juillet 2005

Bruxelles, mars 2008

Chère lectrice, cher lecteur,

Lorsque avec les sept membres fondateurs nous nous sommes lancés en 2002 dans l'aventure de l'APA-Bel, l'exemple français nous a tout naturellement servi de source d'inspiration. C'est tout aussi innocemment que nous avons emprunté à l'APA France le principe de "*l'écho en sympathie*". Tout dépôt est lu par un membre du groupe de lecture qui rédige un commentaire témoignant de sa rencontre avec le texte.

Un séminaire récent organisé par l'APA à Strasbourg et consacré justement aux échos de lecture, nous a rappelé à quel point cette pratique n'était *pas* une donnée naturelle. En effet, les autres associations européennes ne pratiquent pas la lecture et le commentaire systématique des dépôts. Il s'agit d'une originalité française, introduite par Philippe Lejeune et les fondateurs de l'APA France, il y a bientôt vingt ans.

Cette originalité fait de nous beaucoup plus que des centres de conservation, d'enregistrement, de classement de documents autobiographiques de toute nature. Nos associations sont des organismes vivants. Car en lisant et commentant les textes, les lecteurs accomplissent un vrai travail d'appropriation. Chaque lecteur devient en quelque sorte dépositaire de ces mots qui retracent vies, souvenirs, réflexions...; chaque lecteur s'inscrit dans la transmission souhaitée par les auteurs.

Les échos de lecture constituent la trace de ce travail d'appropriation et notre revue, la trace des traces.

Nos amis français ont également inventé une appellation à ce type de revue : le "garde mémoire". Nous l'avons adopté avec la même ferveur; Cette cinquième édition de notre "garde mémoire" comprend pas moins de 23 échos. Vous y retrouverez des plumes familières ainsi qu'une série de nouvelles, qui ont rejoint le groupe de lecture en 2007. Oui, nos archives sont bien vivantes.

Je vous souhaite une bonne lecture et vous donne rendez-vous au prochain numéro.

Rolland Westreich

Président APA-Bel







Dosogne José - Quatre Dimanches, 162 pages

[Apa-Bel 93]

Echo : Simone Bellière (mars 2007)

Fiction autobiographique, éditée en 1967 par " Les Editions des Artistes "

Le dépôt est accompagné d'un ensemble de critiques littéraires et journalistiques qui mettent en évidence le caractère anticonformiste du récit.

La fiction se déroule à Bruxelles, dans divers quartiers décrits avec le regard lucide de l'architecte urbaniste. Comme dans un scénario, l'action est rythmée de dimanche en dimanche.. Les différents épisodes ont lieu en 1962, au moment de Vatican 2, quelques années avant mai 68 qui marqua un tournant décisif dans l'approche de la sexualité.

Comme le suggère Philippe Gasparini¹, le roman autobiographique permet à l'auteur de s'abriter derrière la fiction et de se désinvestir de son texte. Dans ce récit, les rôles sont distribués entre des personnages sensés représenter quelques stéréotypes de la société bourgeoise, catholique des années 60 : Monique et Jacques, couple adulte, représentatifs d'un milieu catholique, conservateur, marqué par ses préjugés et le respect des convenances ; André, adolescent solitaire et complexé ; François, jeune vicaire de la paroisse, idéaliste, qui doute de son rôle au sein de l'église ; Michel, fils de Jacques et de Monique. peut-être tel que l'auteur adolescent ?

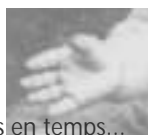
La messe dominicale réunit tous les acteurs. François, le vicaire, qui porte sur les fidèles un regard sans complaisance ; André, obsédé par le sexe, attiré par Cécile qu'il a rencontrée au Foyer paroissial ; Jacques, qui malgré ses préjugés vertueux, son âge et sa situation sociale éprouve une attirance sexuelle pour cette même jeune fille ; Michel qui présente Danielle à ses parents et leur annonce sa décision de l'épouser malgré leur opposition.

L'action s'accélère à partir des prémices annoncés. André déambule à la foire du Midi. Son regard est attiré par une vision inattendue, il voit les jambes des jeunes filles appuyées à une balustrade à trois mètres à peine au-dessus du sol

" Il voit la lumière d'été jouer sur leurs bas, loin sous la robe (...) un peu de chair proche, la lingerie indistincte au plus haut des japons, les mouvements des filles offertes dans leur intimité, et, pour tout dire, obscènes, malpropres dans leur réalité. "

André a vu ce qu'il n'avait osé imaginer, il est troublé, ses fantasmes sexuels se développent jusqu'à l'obsession et le culpabilise. Il se sent marginalisé. Son itinéraire s'avère être une voie sans issue qui le mènera au suicide. Tandis que Michel vit avec Danielle une chaste histoire d'amour, Jacques, pétri de préjugés, poursuit sans remord ni état d'âme une liaison adultérine avec Cécile.

Le drame se précise au cours du dernier dimanche. Le scénario s'attache à mettre en évidence le contraste entre les images Saint Sulpiciennes de la procession qui a lieu à partir de l'église de la paroisse et l'accident qui clôturera les amours secrètes de Jacques et Cécile.





Pendant que les jeunes filles en blanc vaporeux jettent des pétales de rose sur les trottoirs, Jacques et Cécile rentrent à Bruxelles après un week-end clandestin

Dans la voiture, ils ne peuvent renoncer à une dernière étreinte. Jacques ne peut freiner devant le camion qui débouche d'un carrefour...Cécile est tuée sur le coup.

José Dosogne nous livre, en exerque, une clé de lecture : L'alibi est une forme particulière de l'absence

¹Philippe Gasparini, *Enquête sur un suspect, le roman autobiographique*, in *La Faute à Rousseau, Autobiographie et Fiction*, APA France, juin 2001, p.49





Henri Descamps, "De mémoire de Papet"

tome 2, 85 pp.

Echo : Louis Vannieuwenborgh

[Apa-Bel 20]

Il y a deux ans, Viviane De Vooght nous avait dit¹ son éblouissement à la lecture de la chronique d'Henri Descamps, commencée le 2 mars 2002, jour même de l'annonce — inespérée et permise grâce aux progrès de la médecine — de la prochaine naissance des jumelles Zoé et Léa. Ode à la vie, nous disait-elle, rythmée au fil des semaines, des mois et des saisons, rédigée par un grand-père comblé, tel aussi, ajouterons-nous, un moderne Siméon qui a vu la lumière et qui rend grâce.

Le premier tome se terminait au premier anniversaire de Zozo et Lélé. Le deuxième narre les événements, les progrès, les premiers pas, toutes ces grandes petites choses qui se sont produites l'année suivante. Le troisième tome vient de nous parvenir et fera l'objet d'un écho dans un prochain recueil.

Quatre-vingt-cinq pages exaltées, écrites sur le mode de la célébration, sans que l'adoration ne fléchisse... et ne fléchisse la patience du lecteur, comment est-ce possible ? Tant de bons sentiments ne rendraient-ils pas ces pages illisibles ? Comment donc Henri Descamps fait-il pour tenir la distance ? La réussite mérite que l'on s'y arrête.

D'abord sa sincérité. La naissance des jumelles, victoire de la vie sur la stérilité, accomplit le désir de deux générations d'une famille, chaque ligne tracée par Henri Descamps en porte témoignage. La source de son lyrisme est donc aussi pure qu'interminable.

Ensuite, le "commis aux écritures", comme il se présente trop modestement, utilise habilement une prose lyrique constamment rythmée, élargie par des points de suspension... et accentuée par des points d'exclamation ! Le lyrisme scande la phrase, la divise, la transforme en vers blancs. L'effet incantatoire est renforcé par l'omniprésence des destinataires, Zoé et Léa, toujours associées, toujours présentes sous la forme du vous à presque chaque phrase. Pas de tutoiement et, s'il apparaît, ce sera sur le mode de l'adresse respectueuse, comme lorsque Henri Descamps invoque sa mère, nonagénaire.

UNITÉ D'INSPIRATION, VARIÉTÉ DE FORMES

'*De mémoire de Papet*' n'est pas écrit d'une seule coulée. Il contient des parties de nature différente : narration, journal intime, discours, textes explicatifs. Le récit est formé de courts chapitres portant un titre : *A l'aube de l'an 2...* — *Les petits + de votre 18ème mois...* — *Douce nuit de Noël...* Le titre est souvent suivi par la date des faits relatés. La date de l'écriture apparaît en caractères différents de ceux du texte. Quelques mentions en fin de page rappellent l'actualité, le monde extérieur et extra-familial.

Intercalée entre les chapitres, la relation des voyages prend la forme classique du journal intime. Présenté dans un encadré, en caractères droits, le point de vue reste cependant focalisé sur les deux petites héroïnes, le vous chasse le je qui n'apparaît nulle part. Si Henri Descamps relate un acte personnel, c'est le il qui est utilisé, cas exceptionnel dans le journal intime.

L'encadré sert également pour reproduire une recette, un texte explicatif, une citation.

Autre forme de narration, les discours attribués à Léa et Zoé à l'occasion de l'anniversaire de leurs parents ou la supplique à Saint Nicolas. Papet prête alors sa plume aux deux petites... et s'envolent les points de suspension et les points d'exclamation!

¹*De Temps en Temps*, n° 2, 2004, p. 17.



[Apa-Bel 20]

LE TEMPS QUI PASSE SUSPENDU PAR LE TEMPS MYTHIQUE

Le texte est parsemé de nombreuses indications temporelles : dates des événements, dates de l'écriture, anniversaires (annuels, mensuels...). Les comparaisons suscitées par le développement des jumelles sont datées, les progrès futurs sont annoncés, l'âge des parents, des grands-parents est rappelé, la chronologie est scrupuleusement respectée. Le temps est donc omniprésent et pourtant il est comme s'il n'existait pas : c'est toujours le même temps, celui de l'Age d'Or, qui a commencé le jour de l'Annonce-Annonciation du 2 mars 2002, aube d'un nouveau Temps – mythique – celui de Léa et de Zoé, au sein duquel écrit Henri Descamps, le Temps "du bonheur... rien que du bonheur".

L'ART D'ÊTRE GRAND-PÈRE, RECEVOIR ET DONNER

Henri Descamps, en chroniqueur émerveillé rédige, avec "De mémoire de Papet" un texte essentiellement de reconnaissance et de célébration. La présence de Zoé et Léa, c'est l'enfance retrouvée, la fête en permanence. Rêve et réalité se confondent, c'est la vie vue d'un point de vue plus proche de la vie.

"Observateurs appliqués de vos ébats, notre ravissement est extrême... nous vivons des heures, que jamais, au grand jamais, nous n'eussions imaginé ! A croire que nous rêvons, les yeux grands ouverts ! "

"21 mois que votre innocence rayonnante façonne pour les aînés que nous sommes une nouvelle approche et une nouvelle certitude de ce qu'est la Vie ! "

Pages d'où déborde la reconnaissance mais, en échange, le grand-père influence moralement Zozo et Lélé, ne leur cache pas la tristesse du monde, l'existence des démunis, et les associe aux gestes de partage.

Douce nuit de Noël...

Vous avez revêtu l'aube blanche... coiffé la couronne d'hermine... déployé vos ailes de plumes immaculées... La panoplie complète pour modeler Ange Léa... Ange Zoé !

Avec la cohorte des séraphins, vous prenez votre envol pour rejoindre la crèche qui, cette année, a installé son chapiteau chez parrain Christophe et tante Gaëlle [...]

Votre charme enfantin... votre grâce naturelle... votre sagesse exemplaire ravissent celles et ceux qui, en cette merveilleuse nuit, vous offrent l'hospitalité...

A la table festive, vous éclairez de mille bougies le traditionnel repas familial...

Mignons angelots, votre innocence enfantine enrobe de magie cette soirée de réveillon ! [...]

Dans votre angélique uniforme vous envahissez notre monde... vos mignonnes attitudes attendrissent ceux qui vous contemplent... avec vous, c'est un conte de fée que nous vivons...

" Ange Zoé et Ange Léa au pays des merveilles " [...]

C'est avec les fées et les farfadets que vous passez les dernières heures de Noël !

Un gros dodo... de beaux rêves...

et déjà demain, vous mettrez un point de fin à votre dix-huitième mois !

une année et demie que vous êtes parmi nous...

chaque jour qui court, nous dévoile toujours avec plus de brillance

le rang majeur que vous vous êtes taillé dans notre Vie !

28 décembre 03,
dimanche d'hiver pluvieux et venteux...
papet se paye toux et pharyngite !

(A suivre dans le prochain numéro de Temps en Temps...)



José Marquet, Tranches de guerre, 1939-1940

191 pp.

Echo : Jean Nicaise

[Apa-Bel 25]

C'est la deuxième contribution au fonds de l'APA de M. José Marquet. Le premier dépôt, *J'avais 15 ans en 45, Souvenirs de Sprimont, mon village* est enregistré sous le N° 15. (190 pages) a été publié par le Foyer Culturel Henri Simon à Sprimont.

L'auteur fait revivre la période 1939-40 en véritable historien. Il a fouillé journaux et archives communales. Il a interrogé des témoins survivants, notamment les voisins ou anciens voisins de sa commune natale. Les 37 premières pages rappellent les événements de l'entre-deux-guerres : traité de Versailles, pacte de Locarno, montée du fascisme mussolinien dès 1920, puis du nazisme, guerre d'Espagne... Les vainqueurs de 1918 n'entreprennent aucune action pour empêcher le réarmement de l'Allemagne. Le matériel des Alliés reste obsolète. La ligne Maginot ne protège que l'Alsace et la Lorraine. Nombreuses sont les citations de journaux de l'époque 1920-1939 qui montrent la naïveté des autorités et des journalistes. Même optimisme naïf lors du Pacte de Munich de 1938 par lequel, dans l'espoir de sauver la paix, la Tchécoslovaquie est abandonnée et amputée des Sudètes. La Belgique proclame sa neutralité qu'Hitler déclare vouloir respecter trois jours encore avant de faire violer notre frontière, le 10 mai 1940, par ses troupes blindées. Le nouveau fort d'Eben-Emael est réputé imprenable, le Canal Albert infranchissable. Mais le 10 mai, le fort est pris par des parachutistes, arme inédite, et le Canal Albert franchi grâce à un matériel approprié.

Pour les habitants de la région décrite par M. Marquet, si près de la frontière, des questions angoissantes se posent aussitôt. Faut-il rester ? Doit-on fuir ? Les souvenirs de la barbarie des troupes du Kaiser en 1914, destructions, exécutions de civils, etc., sont encore vivaces dans les familles.

Celle du petit José, 10 ans à peine, décide de rester ; la commune pourtant ne tarde pas à se vider. Viennent alors les pages les plus palpitantes du livre et qui justifient davantage leur dépôt à l'APA. Les pages 54 à 100 offrent le récit autobiographique de l'instituteur aimé des enfants du village. Il est passionnant et détaillé à l'extrême. M. Thys est sergent de réserve de la classe 33-34. Il a été rappelé dès la mobilisation qui précéda l'invasion de la Pologne en 1939. Après moult péripéties, il sera versé à l'État-Major de campagne, poste qui lui permet de suivre les opérations dans leur ensemble à l'inverse de Fabrice del Dongo à la bataille de Waterloo. Le lecteur (si possible, cartes *Michelin* à la main) vit avec lui les différentes phases de la guerre jusqu'à la capitulation. Fait prisonnier en Flandre Orientale, le sergent Thys sera pourtant libéré par les Allemands, avec son groupe, un peu au hasard. Il rentrera à Sprimont en zigzag à travers le pays. Tout est décrit avec une telle précision, qu'on imagine que le brave instituteur a dû tenir un journal de campagne...

Il en est peut-être de même du récit autobiographique d'Albert Lacharron reproduit pages 147 à 178. Il narre l'aspect " civil " de l'année 1940 : la fuite éperdue vers la France, le retour chaotique en Belgique, la pénurie alimentaire.





[Apa-Bel 25]

Dans sa présentation, M. Marquet signale que son rôle a consisté à " *puiser, trier, sélectionner, dans un imposant volume de notes personnelles et manuscrites, uniquement celles ayant trait aux événements de 1940. Il ajoute toutefois qu'il a mis un point d'honneur à conserver à ce précieux récit, tout son caractère intimiste, primesautier et particulier.* " C'est bien ainsi qu'on le découvre.

Albert est né en 1921. Toute sa famille fuit les " boches " dans le camion de son entreprise. En chemin, les motorisés dépassent une foule de malheureux cheminant à pied ou à vélo, chargés de lourds bagages. Il y a foison de détails dans ce récit : nom de maints personnages, des villes et villages traversés pour se retrouver finalement dans le Gard ensoleillé où le séjour, grâce à l'amabilité des habitants aura presque des allures de vacances.

Le compte rendu des entretiens avec plusieurs autres voisins, partis parfois encore en train les premiers jours de l'invasion puis, péniblement à pied, les jours suivants, relate l'aspect tragique de cet exode d'environ deux millions de Belges.

J'ai lu d'une traite le livre de M. Marquet, tellement il est bien construit ; son style vif, clair est très agréable. Le " présent historique " est un de ses atouts. Le récit, illustré de photos, intéressera vivement, d'une part, ceux qui ont vécu les tragiques années 1940-45, et d'autre part ceux qui, nés dans une période de paix de plus de soixante ans, s'intéressent à l'histoire à travers les témoignages de petites gens, de citoyens ordinaires.



Echo : Michèle Maitron-Jodogne

[Apa-Bel 40]

Livres mes amours est un journal intime tenu de février 1976 à juin 2002 par Joséphine Renson. Quand l'épistolière prend la plume pour la première fois, elle a quarante-six ans et se réjouit d'être enfin parvenue à commencer cet écrit que, confie-t-elle, " *j'espère et je crains depuis tant d'années* " ; quand, vingt-six ans plus tard, elle trace les derniers mots, elle est âgée, très malade, et n'a plus que peu de temps à vivre.

Le titre donné par Joséphine Renson à son journal, *Livres mes amours*, peut tromper. Il ne s'agit pas pour elle — précisons-le d'emblée — de tenir une sorte de journal littéraire et de répertorier les nombreux livres qu'elle apprécie. Certes, les auteurs cités sont nombreux et les citations, elles aussi nombreuses, particulièrement longues. Ce que recherche pourtant l'épistolière, par delà l'hommage rendu à des écrivains et, disons plus justement, à des penseurs qu'elle admire, c'est, de parvenir à exprimer, par leur intermédiaire, de façon plus complète et plus fine, sa propre pensée. Les auteurs dont elle nous entretient et qu'elle cite donc abondamment, l'accompagnent et la soutiennent dans cette recherche d'un sens, qu'elle poursuit sans défaillance pendant tant d'années. Car c'est bien de cela qu'il s'agit : la recherche d'un sens, comme l'indique d'ailleurs, plus explicitement cette fois, le sous-titre du livre : *Voyage au cœur du sens*.

" *Ce soir je lis Christiane Singer et suis bouleversée de découvrir, sous sa plume ardente, des certitudes qui étaient enfouies profondément en moi et que je nommais alors "pureté" faute d'avoir pu formuler autrement ce qu'elle décrit si abondamment [...].* " [22 octobre 2000]

Le journal de Joséphine Renson s'étend, nous l'avons dit, sur vingt-six ans. Il n'est cependant pas toujours tenu avec la même régularité et la même abondance, à moins, bien sûr, que l'épistolière n'ait procédé à de larges coupures lors de la composition du livre. Quoiqu'il en soit, les vingt-quatre premières années n'occupent qu'un tiers du volume, Joséphine Renson ne se consacrant avec assiduité à son journal qu'à partir de février 2000. Des événements particulièrement négatifs expliquent sans doute cette forte disproportion. En 1998, Joséphine Renson est opérée d'un sein ; en février 2000, le cancer reprend et, cette fois-ci, c'est le foie qui est atteint, d'où un espoir de guérison très faible, la malade refusant de surcroît toute chimiothérapie.

Les quatre-vingt premières pages — le premier tiers du livre — n'ont pas la gravité des suivantes, sans manquer pour autant d'intérêt. Joséphine Renson, qui est alors la maîtresse d'un homme marié beaucoup plus âgé qu'elle, Alex, s'y montre, avec sincérité, passionnée et jalouse, mais déjà — et c'est ce qui touche le lecteur — à la recherche d'une harmonie qu'elle n'atteint, à son grand regret, que par instants.

La maladie, vécue non pas dans la tristesse et l'abattement, mais dans une forme de joie, de même qu'une rémission mystérieuse de deux années, vont progressivement conduire Joséphine Renson à cette paix spirituelle à laquelle elle aspirait tant.



[Apa-Bel 40]

" La souffrance dépose en ceux qu'elle agresse une sorte de sédiment propice au supplément d'âme. " [20 avril 2000]

La réflexion sur la religion est au centre de sa démarche. Profondément croyante, Joséphine Renson refuse dans le catholicisme, religion qui est à l'origine la sienne, le souci, à ses yeux injustifié, de se démarquer de la religion juive. En cette dernière, qui lui est chère, elle voit la parole première, le tronc qui soutient les branches et permet leur épanouissement. Si elle valorise le rôle de Jésus, elle s'insurge contre ceux qui, interprétant avec excès son message, ont prôné une coupable rupture.

" Je pense vraiment que Jésus n'a pas créé de religion nouvelle mais, au contraire, qu'il s'est évertué à rendre à la Torah son lustre originel, sa transparence, sa beauté parfaite. " [4 décembre 2000]

" Bernard m'a téléphoné ce week-end. Son amitié me repose du combat intérieur (voir même extérieur !) que suscite en moi l'opprobre que le Christianisme a fait peser et fait encore peser sur le peuple qu'il dénigre et auquel, cependant, il doit tout et dont il a déformé le message après l'avoir annexé, cela dans un perpétuel climat d'hypocrisie, allant jusqu'à faire du doux et humble Rabbi de Nazareth, un Dieu Chrétien ! " [4 mars 2002]

Cette attention militante au fait spirituel s'étend, chez Joséphine Renson, bien au-delà des trois religions du Livre. Le bouddhisme retient lui aussi son attention et c'est tout naturellement qu'elle cite Mathieu Ricard, moine bouddhiste, à côté de Bernard Chouraqui, du rabbin Gilles Bernheim, de Sœur Emmanuelle, ou de tant d'autres penseurs juifs et chrétiens. Cette attention s'étend aussi — ce qui est plus surprenant — à des athées — André Comte-Sponville, par exemple — lorsqu'elle décèle chez ceux-ci, avec bonheur, ce désir de penser le spirituel, qu'elle partage. Mais l'écrivain dont elle se sent le plus proche, la personne qui, dans ses livres, répond le mieux à ses attentes, c'est la très aimée et souvent citée Christiane Singer, celle dont elle écrit en novembre 2000 : *" J'ai su d'emblée, en découvrant Christiane Singer lors d'une émission télévisée, que je vivais un moment privilégié, une "rencontre" " et un peu plus loin, le même jour : " Cette femme exceptionnelle est un don du ciel "*.

Joséphine Renson n'avait aucune certitude concernant ce qu'elle appelait *" l'hypothétique APRES "*. Cela n'altérerait en rien, bien au contraire, ce désir de vivre pleinement qui l'habitait. *" J'ai la conviction, écrivait-elle en octobre 2000, que même s'il n'y a pas d'après, la vie est et reste un cadeau prodigieux. "* Son témoignage touchant et profond, accompagné et nourri de toutes ces voix-sœurs qu'elle invoque avec une modeste pertinence est la trace heureuse de ce combat pour davantage de spiritualité et de plénitude qu'elle a mené courageusement jusqu'au bout.





Claudie Waroquier-Renotte, "Le paradis perdu"

76 pp.

Echo : José Dosogne

[Apa-Bel 50]

Où donc se trouve le jardin des délices selon Claudie ? Ah ! dans un lieu assurément terrestre, situé au-delà de la frontière, à seize kilomètres de Chimay et à trente et un de Maubeuge. On est en Avesnois.

Ils se cache aussi dans la tête et dans le cœur de la gamine. Elle court à Trélon, le village de sa grand-mère maternelle, chaque fois qu'elle le peut. Prête à y fuir même, à corps perdu, s'il le fallait. Pour échapper à la tutelle maternelle, si dure à vivre à Bruxelles, dans la contrainte et l'incompréhension.

Tout est annoncé dans l'exergue, la dédicace et le titre. Le paradis, vrai et unique, existe. Il peut être perdu. Le transfert par le rail et la route sur le versant heureux de l'être aiguise les sens, il intensifie les émotions, il exaspère la sensibilité. L'accueil chaleureux et les retrouvailles fastes déclenchent l'alchimie enchantée.

Claudie quitte un purgatoire, sinon un enfer, et retrouve à chaque fois le miracle de l'Eden. La ferme de Rose était ma maison, écrit-elle vers 40 ans, en 1979, dès la page 6 de ce texte dactylographié, impeccable, sans faute ni rature, où le self-contrôle n'empêche pas l'émergence d'îlots multiples de révolte. Existe-t-elle encore en 2007, la manie qui conduit certaines mères à vouloir juguler leur fille trop dynamique, trop garçon manqué ?

A la 75ème et avant-dernière page, on apprend qu'un espoir est enterré : celui d'être définitivement chez elle à Trélon. L'ange montre la sortie du Paradis. Il n'y aura pas de seconde chance.

L'écriture est calme, retenue. On croirait quasi lire une monographie consacrée à Trélon, avec ses chapitres sages : la maison, les habitants, les dépendances, les animaux, les visiteurs, etc. Claudie est professeur..., cela se reconnaît. Mais la chambre qui facilite la confiance dément cette sérénité. Les secrets, les rêves, les désirs, les chagrins s'y épanchent avant le sommeil. Une part de solitude est requise. Ni la gosse, ni l'adolescente ne s'en privent.

Le jour, la ferme est active. Il y a l'exploitation agricole, les bêtes, la vie rurale tout autour, les intempéries, l'immense espace de la nature, les enfants domestiqués de l'Assistance publique, la piété personnelle dans la religiosité ambiante, l'oncle-parrain doué, multiple, créatif, le visage de bonté au sourire triste de grand-mère.

Claudie rejoint Trélon très souvent, plutôt avec sa mère qu'avec son père, régisseur de bâtiments chez Wielemans-Ceuppens à Forest. Elle y passe ses vacances et deux années de guerre, elle y prépare ensuite ses examens. Trélon, c'est l'échappée belle, la liberté d'être soi, de parler, de crier, de rire, de se rouler par terre, de faire du vélo en cachette, de fréquenter des enfants, des voisins, des visiteurs, des parents, de se montrer espiègle et entraînée, d'inventer des jeux, des pitreries et des farces, d'étudier le piano, de vivre au grand air, de s'occuper du chevreau, du petit veau, du cheval, des chats, du chien, et même d'une poule.






[Apa-Bel 50]

La page de Bruxelles reste blanche. L'auteur n'en dit rien. Lorsque n'existe aucune complicité avec une mère terrible, quand devient-on une gosse difficile, râleuse, colérique, qui répond à ses parents (ah !) ? Est-ce avant, ou après ? Lorsqu'on s'attend à la gifle prête à partir, à la fessée, à la punition pour être tombée, à l'obligation de demander pardon à genoux et de pleurer pour une peccadille ?

Dans cette maison que Claudie appelle sa vraie patrie, son bien, Rosa meurt en 1957, à 78 ans. Claudie en a 19. Le chagrin est triple parce que, de plus, la ferme est dévolue à l'oncle-parrain, cooccupant. Parce qu'en outre et surtout le rêve capote. Il perd ses fondations. Il se termine, en adieu serré et sans appel, à l'enfance et à l'adolescence. L'âge adulte est là. Commence alors l'attente d'un livre écrit une vingtaine d'années plus tard. Avec une nostalgie criante et une sagesse... presque trop grande.

L'auteur ne va pas plus loin dans sa confiance. Elle nous a déjà dit tant de choses ! Il y a tant de voies pour être soi !





Albert Grandjean, Au puits sans vin, contes à rebours et vieilles nouvelles

78 pages dactylographiées (+2)

[Apa-Bel 52]

Echo : Agnès France De Wandeleer

Albert est né le 1er juin 1909 à Tilff (Liège). Son enfance ne fut pas heureuse et après la guerre de 1914-1918 dont il garde des souvenirs douloureux, ses parents se séparèrent.

Sa mère et lui restèrent à Liège. Son père vécut dans les environs de Paris où il eut différentes compagnes et une fille Odette-Lydie. En 1922 sa mère épousa Jean-Michel Parent, veuf et père d'une petite fille, Simone.

Après ses études moyennes, Albert passera une année à Cologne dans une famille recomposée. Pendant cette période, il travailla comme stagiaire chez " Leybold's Nachfolger ", fabrique d'appareils de physique et garda l'empreinte de cet apprentissage tout au long de sa carrière.

De retour en Belgique, il fut engagé chez un Huissier de Justice comme saute-ruisseau : période pendant laquelle il acquit des notions de " droit usuel ". De clerk de notaire, il passa au service d'exportation de la Société Englebert. Il y travailla presque toute sa carrière. De petites besognes au début, il passa progressivement à des travaux plus importants tout en suivant des cours du soir à l'Ecole Industrielle puis à l'Ecole des Sciences Commerciales. Nommé chef de bureau d'exportation en 1935, il fit ses premiers déplacements pour la société et ses conditions de vie s'améliorèrent .

Ses moments de loisirs, il les partage avec de bons amis. En 1936, il rencontre Denyse à un cours de danse organisé. Peu à peu la complicité entre les deux jeunes gens se transforme en amour. De cette période de sa vie Albert écrit que ce fut " peut-être la plus belle ". Ils se marièrent en 1938.

Albert qui avait mis au point un projet de commerce " Import-Export " doit y renoncer, car Denyse va reprendre le commerce de son père. Après avoir démissionné, il reprend donc la bijouterie de son beau-père. Si celle-ci était florissante au début du siècle, il n'en était plus de même à la fin de l'année 1945 car " les anciens riches étaient devenus les nouveaux pauvres".

En 1950, Monsieur Englebert désire monter une succursale au Congo. Il propose la direction de l'affaire à Albert qui accepte avec soulagement. Il met le commerce en liquidation, paie ses dettes envers son beau-père et quitte la Belgique le 2 août 1951.

Il réalisa ainsi son projet d'import-export de pneus pour la firme Englebert. L'affaire se développa et la vie s'organisa. Le travail réalisé par Albert était très apprécié par sa société malgré les difficultés rencontrées sur place qu'il décrit avec sobriété.

Denyse ne s'adapta ni au pays ni au climat. Déprimée, elle revint en Belgique avec leur fille Michèle. Albert resta seul avec Claude dans " un bled isolé " Djelo-Binza.



Si Albert nous informe des nombreuses rencontres faites au cours de ses déplacements, il décrit aussi sobrement, les coutumes, la vie, la situation politique, les difficultés, les conflits et les peurs.

[Apa-Bel 52]

Une restructuration est faite au sein de la société en 1963 après sa reprise par un groupe américain " United States Rubber CY " de New-York. Albert n'aura pas de place dans la nouvelle organisation.

Avec nostalgie et un peu de recul, Albert conclut : " De mes débuts à 1963, j'ai conduit ma vie, j'ai eu de la chance, j'ai réussi. Depuis 1963, la vie me conduit, la chance m'a lâché, j'achève mal ma carrière. "

[La fille d'Albert Grandjean, Claude, a également déposé des textes autobiographiques dont nous rendons compte ci-après]





Claude Grandjean, épouse De Brouwer, Ecrits autobiographiques d'avril 2005 à octobre 2006

52 pp.

[Apa-Bel 22]

Echo : Agnès France De Wandeleer

Complément à Lettre ouverte à ma mère et Testament spirituel dont l'écho a paru dans De Temps en Temps n° 3, 2005, le présent dépôt est formé de 52 pp. dactylographiées et/ou manuscrites, paginées de 118 à 159 et comporte 10 encarts.

TROIS FEMMES : DENISE, MICHÈLE ET CLAUDE

Denise, la mère (93 ans) vit dans une maison de retraite depuis peu. Dans ce recueil complémentaire, l'auteur s'adresse à sa sœur Michèle, sexagénaire, pensionnée et célibataire. Claude et son mari Gustave forment une famille unie avec leurs enfants et petits-enfants.

La période décrite est celle où, Denise, très âgée, se voit contrainte de quitter son appartement pour entrer dans une maison de retraite et de soins. Ses deux filles, Michèle et Claude, s'occupent de vider et vendre l'appartement. Chacune avec leurs compétences essaye de faire pour le mieux. Les avis sur les dispositions à prendre sont souvent divergents.

Et les petits conflits surgissent... !

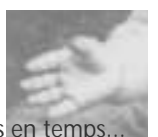
Faut-il repeindre l'appartement ? Qui va chez le notaire ? Qui fait quoi ?

Les deux sœurs ont des personnalités très différentes. Elles se partagent les responsabilités du déménagement. Claude, serviable et généreuse, désire faire plaisir à sa mère et prend en charge beaucoup de travaux pratiques avec courage et compétence.

L'appartement est mis en vente. Entre les deux sœurs naissent des petits conflits sans grande importance qui les blessent profondément. Affectée par les reproches continuels de sa mère et de sa sœur, Claude tente de comprendre les raisons des accusations sans fondement qui lui semblent non justifiées. Mais les petites choses laissent des traces...

Très sensible, elle se défend par le biais de l'écriture des petites phrases assassines qui la touchent intimement. Elle trouve la paix et bonheur au sein de sa famille. Tandis que Michèle s'isole dans son appartement et cherche le réconfort dans la religion.

" Heureusement que j'ai un mari qui est optimiste, et qui m'a appris l'optimisme. Mon père me l'avait appris aussi. Et ma fille respire l'optimisme ; je suis remontée à bloc chaque fois que je la vois. Elle tient des propos sensés, et j'ai appris beaucoup d'elle. Eh oui, Corinne, c'est bien vrai ! Je me réjouis chaque fois de te voir. " (Page 144 bis)







André Lefèbvre, Exode

26 pp., photos

Echo : José Dosogne

[Apa-Bel 55]

André Lefèbvre a rédigé une plaquette de 800 lignes, constituée d'un texte dactylographié plié au format 15x20 et comprenant trois photos (la Collégiale de Nivelles en couverture, l'auteur et son père à l'intérieur). On ne trouve qu'un repère de date; André déclare avoir 85 ans au moment où il écrit.

En exergue, le quatrain célèbre affiche le thème du beau voyage: Heureux qui, comme Ulysse... Le récit précise d'ailleurs qu'il s'agit d'une aventure, et presque de vacances.

Des Carolos viennent étudier à l'ULB. Ils y mènent une vie de carabins, mêlant bière, whist rigolard, athlétisme, qu'interrompt l'invasion de 1940. Le Gouvernement ordonne aux hommes de 18 à 40 ans de rejoindre en France les Centres de recrutement de l'armée belge (CRAB). André part en vélo avec un oncle.

Le mois de mai resplendissant, la nature magnifiée et le sentiment de liberté induisent une griserie à peine tempérée par le désastre que vivent les réfugiés et les combattants éperdus. L'agressivité française à l'égard des Belges se manifeste déjà avant la capitulation du 28 mai.

L'Aquitaine est atteinte au bout de mille kilomètres, et les jeunes sont conduits en train à Toulouse. Les blessés de l'Hôtel-Dieu écœurent les apprentis médecins, mais (quel bonheur!) des copains de l'ULB sont retrouvés. La table semble importante à leurs yeux, tandis que l'ennui s'installe.

Aux Sables-d'Olonne, d'autres copains de l'ULB se manifestent : le groupe se baptise le "Carolo Quintette". Le rassemblement du CRAB a pour cadre... le casino, dans la pagaille et l'oisiveté. Il n'y a que les promenades le jour, et les chansons le soir, jusqu'aux paillardises dont le détail est évoqué.

Les Allemands arrivent et les renvoient au pays, à pied, en vélo, en camion. Le récit ne va pas plus loin, débouchant sur un épilogue abrupt de quelques lignes : un certain temps (non précisé) après 1989, André Lefebvre se découvre seul survivant du Quintette. Le temps a fait son œuvre. Une impression demeure, tout au long des feuillets : il y règne la légèreté juvénile et nostalgique des souvenirs universitaires ou militaires, si gratifiants chez certains hommes, plutôt que la gravité d'un conflit embrasant le monde.







Maximilien Philips, Un homme sans femme est cheval sans mors

90 pp

[Apa-Bel 58]

Écho : Jean Nicaise

À l'APA-Bel, on connaît bien Maximilien Philips. De nombreux épisodes de sa vie aventureuse (et amoureuse !) ont fait l'objet, depuis 2004, d'échos détaillés dans *De Temps en Temps*.

Nous avons pu lire des récits de sa vie de radio-télégraphiste à bord du paquebot *Jadoville* ; d'antiquaire au Zoute, profession lucrative du temps des bonnes années de cette station balnéaire très bourgeoise. " *Les 25 ans passés au Zoute étaient inoubliables.*" Il y avait fréquenté entre autres figures féminines, Anne, rencontrée au club de l'Étrier. Leurs montures respectives les avaient rapprochés. Max s'était offert un hongre gallois appelé Timothy ; il en parle longuement dans l'un des récits qui se trouvent à l'Apa-Bel. Malgré la cruelle opération qui avait rendu le pauvre animal eunuque, il disposait toujours d'un appendice souvent déployé, décrit avec recours au système métrique et à un vocabulaire naturaliste. La monture d'Anne était un superbe étalon portugais mais, semble-t-il, plus réservé malgré ce qu'elle lui avait laissé. Je me contente pudiquement d'évoquer les choses par devoir d'échotier.

Max a rédigé naguère la biographie d'Anne, prénom qui cache la véritable identité de son héroïne. Les amants fréquentaient les nantis, la société qu'on appellera, à notre époque friande de français, au choix : *la Jet set* ou les *People*, c'est-à-dire le monde un peu faisandé du strass, des paillettes et des flots de champagne.

Aujourd'hui, cette brillante et joyeuse vie de fêtard n'est plus que " *souvenirs du bon vieux temps* " que notre auteur revit grâce à sa passion d'écrire ; elle le console d'exister avec le minimum vital, dans le hameau de son enfance à Sart-lez-Spa.

Les amies de jadis sont " *devenues des grands-mères en jeans* " ... Il leur téléphone de temps en temps. Et voilà qu'au bout de " *douze ou quinze ans* ", Anne l'invite à venir passer un week-end à Bruxelles. " *Nous avons connu des moments extraordinaires pendant deux ans... Nous nous étions séparés parce qu'elle en avait marre de moi et que moi j'en avais marre d'elle.* " Le villageois qu'il est devenu hésite longtemps avant d'accepter l'invitation. Est-ce refus de renouer avec un amour éteint sinon oublié, vieux de 21 ans selon Anne qui calcule mieux ? Peur de se faire mettre la bride au cou ? " Un homme sans femme est comme un cheval sans mors ", à en croire le dicton ! Le rural craint-il les " dangers " de la capitale imaginés avec l'amplification qu'on trouve dans les épopées ? Les deux sans doute. Toutefois, un Vendredi Saint glacial, le cœur serré par la crainte de la grande cité plus que par la perspective de l'attache, il s'embarque en bus puis en train pour la gare du Midi. C'est sa montée au Golgotha et l'occasion de narrer, toujours avec humour et ironie, les aventures du rat des champs à la ville et de décrire panoramas champêtres puis urbains. Il promène un œil critique sur les méfaits de la vie moderne, la décadence de l'industrie wallonne, les transformations de la capitale. Les événements mondiaux contemporains rapportés de manière satirique, émaillent habilement ses souvenirs et donnent un intérêt universel à une histoire personnelle : la nouvelle monnaie, " *la chasse à Ben Laden* " et tutti quanti.





Je pourrais citer plusieurs pages d'anthologie, notamment celle entièrement consacrée à la vieille gare de Verviers qui gardait le souvenir de " *la puissance du règne de Léopold II* ". Mais je vous invite plutôt à vous rendre compte par vous-même de la verve critique de M. Philips. Vous lui octroieriez ainsi les lecteurs qu'il souhaite et qu'il mérite.

[Apa-Bel 58] Pour la même raison, je ne résumerai pas davantage les tribulations du week-end entre deux êtres que tout séparait. Ni, bien sûr son dénouement. Ils s'étaient rapprochés jadis grâce à deux paires d'étriers et aux plaisirs partagés du lit, si délicieux à un âge qu'ils n'avaient plus, hélas !

En considérant la jouissance qu'éprouve visiblement Maximilien à égrener ses souvenirs, on pourrait le soupçonner d'y mêler un rien de fiction, comme il l'avoue dans une lettre à Rolland Westreich citée par notre président-fondateur dans *De Temps en Temps*, année 2006, page 9 : " *Donc, maintenant, j'écris des contes avec des histoires vécues mélangées à la fiction.* " Il ajoute toutefois : " *Mais ne vous en faites pas, je ne vais pas vous les envoyer car elles sont loin de la vraie vérité* ".

Nous voici rassurés sur la " *vraie vérité* " de ce week-end de retrouvailles entre deux anciens amants : l'ours des Ardennes et la mondaine ucloise.





Maximilien Philips, L'amant de Kathy de Kat

61 pp.

[Apa-Bel 66]

Echo : Jean Nicaise

Le 16 juillet 2003, Maximilien lit dans Le Soir que des plongeurs ont découvert un galion de 54 mètres de long dans la Mer du Nord, à hauteur de Nieuport. Il avait été " *protégé des courants et de l'érosion par les sables.* " En réalité, la découverte est plus ancienne et la Force Navale belge tente d'écarter les pilleurs.

Le récit de Maximilien commence par cette information. Il est aussi amusant que ceux déjà déposés à l'APA, mais il est difficile d'en faire une synthèse tant il y a de rebondissements et de suspense habilement ménagés.

L'ancien marin, qui habite maintenant Sart, veut en savoir plus long sur l'épave et se lance dans une recherche ardue. Il se rend à la bibliothèque de Spa, aussi vite que possible, car nous sommes à la veille des " *Francofolies* " dont il fait une description horrifique. " *La ville allait puer le grill portatif durant des jours* ".

À la bibliothèque, il découvre par hasard un vieux grimoire en écriture gothique que l'employée intérimaire l'encourage à emporter : " *Mettez-le dans votre poche et qu'on n'en parle plus* ".

Elle a un joli visage. " *Je devenais vieux et plus aucune femme ne me regardait avec des yeux pareils* ". Max hésite et, après avoir avalé une vodka pour se donner du courage, finit par obtenir rendez-vous, un soir à Spa. C'est elle qui fixe l'heure et propose l'endroit. On pense que l'aventure promise par le titre va commencer. Erreur ! La jeune femme lui pose un lapin.

Au cours de ses recherches, Max a découvert dans une vieille encyclopédie britannique qu'une certaine Kat de Kat était la seule femme corsaire " *reconnue* ". Mais elle naviguait sur un trois-mâts barque et non sur un galion, beaucoup trop lent pour courir les mers à la recherche de trésors à piller. Or, des plongeurs avaient ramené des cadres en plomb portant la marque de la jeune femme, deux K joints dos à dos, si je puis dire. Voilà notre bon conteur lancé sur une autre piste et songeur devant son texte en gothique.

L'Assistance Publique de Sart lui trouve une traductrice, une Hollandaise, Mme Herman. Si le manuscrit parle de Sart, la Région Wallonne la défraiera. Il se rend chez cette dame. Elle est séparée de son mari et se prénomme... Kathy. Elle accueille le mieux du monde notre Maximilien. Il lui donne dans les quarante-huit ans. D'emblée notre sexagénaire admire " *ses fesses dans son blue-jeans. (...) Je n'avais pas connu le démon de la cinquantaine, mais il m'arrivait comme un retour de flamme quinze ans après.* " L'imagination de notre auteur de s'enflammer itou quand il aperçoit sur l'épaule de son hôtesse un tatouage de K renversés.

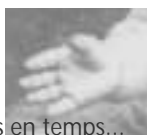
Le travail, d'abord : Kathy reconnaît un texte en vieil allemand mélangé à du vieux néerlandais. Il traite de " *Titus de Hamerzoon van Ryn* ". Il s'agit du fils de Rembrandt et de Saskia. Dans sa traduction, Kathy glisse un paragraphe qui le fait passer par Spa. Comme personne n'est capable de vérifier, la Région Wallonne lui règlera de plantureux honoraires. Se non è vero...





Quelques soirées se passent agréablement autour d'une brochette de moules, devant un verre de " *bokma* ", eau-de-vie hollandaise. Et, c'était fatal, Maximilien devient l'amant de cette Kathy de Kat contemporaine. Aventure paisible qui justifie enfin le titre. Je laisse au lecteur le soin de la découvrir.

[Apa-Bel 66]





Françoise Bellière, Reportage au cœur palpitant de Bruxelles

20 pp.

[Apa-Bel 73]

Echo : Rolland Westreich

D'abord un mot pour décrire la forme de ce dépôt particulier, un carnet autoédité par notre amie Simone Bellière (D/2202/Simone Bellière/Editeur). Il se compose d'une couverture en carton et de dix feuillets agrafés, un peu plus petit qu'un A4, en format portrait, c'est-à-dire un rectangle de hauteur inférieure à la largeur. La couverture cartonnée porte le titre, une photo en panoramique de l'auteur en train de dessiner et à gauche, près de la reliure, un trompe-l'oeil représentant une ficelle, comme celle qui reliait ou relie toujours, les dessinateurs vous diront quoi, les carnets de dessins.

Premier avertissement, " *ceci n'est peut-être pas juste un carnet de dessins...* "

Ensuite, la forme du contenu, qu'on pourrait décrire comme des notations en mots et en dessins. Chaque page est une composition qui réunit un ou plusieurs dessins-aquarelles, des fragments de photos, du texte manuscrit qui commente dessins ou photos, un unique logo de Bruxelles...

L'avant-dernière page porte une dédicace : " *Pour Papa, un hommage à la dimension humaine d'une ville que tu aimes tant* ".

Et cette dimension humaine, Françoise Bellière la montre à travers la diversité humaine de Bruxelles : femmes voilées sur un marché à Saint-Gilles, un sushi-bar, promeneurs au marché aux puces, couple de vieux à la table d'un bistro... La forme exprime bien le contenu, parce que la composition en collage me semble bien refléter la nature kaléidoscopique du paysage humain bruxellois.

Mais l'autobiographie dans tout ça ? Voilà une bonne question à laquelle ma première réponse consiste à me gratter le crâne... Je refeuilleter le carnet, étudie plus attentivement les compositions, remarque que l'auteur figure pratiquement sur toutes les photos. Les collages comportent donc un dessin d'un lieu bruxellois, un commentaire de la main de l'auteur et lorsqu'il y a une photo celle-ci montre l'auteur dessinant dans ce lieu. Au lieu d'écrire des phrases à la première personne, l'auteur se montre occupée à dessiner le dessin représenté sur la même page.

" *Voilà ce que je vois, voilà ce que cela évoque en moi, en mots et en dessin, et c'est à toi Papa que je dédie mes notations* ", c'est ainsi qu'on pourrait résumer le sous-texte qui soutient ce carnet.

Alors, je me dis qu'on peut voir dans ce carnet une manière originale de réaliser le programme autobiographique qui exige qu'il y ait " *récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait sur sa propre existence* " (Philippe Lejeune)... Françoise Bellière fait un clin d'œil au pacte autobiographique en nous rappelant que l'invention créatrice y a toute sa place.







Maximilien S. Philips, *Un sacré mariage*
Maison d'édition fictive : Les Deux Frères, 39 pp.
+ 4 pages manuscrites (photocopies)

[Apa-Bel 75]

Echo : Agnès France De Wandeleer

En mai 2005, Maximilien est invité au mariage de son neveu Olivier. Celui-ci vit avec Claudine depuis vingt-cinq ans. Ils deux enfants : Naema, 18 ans et Billy, 14 ans. Ils habitent une gentilhomnière de 1780 " *au charme fou* " dans le Vexin. Olivier est le fils de Michel, le frère de Max, le premier des Philips qui, en 1981, s'établit en France.

Très flatté, le jour du mariage, Max s'habille avec élégance pour représenter honorablement la famille. Il choisit comme présent, un petit bougeoir en cuivre et deux cannes-épées pour Olivier et son frère Alex qui étaient de fameux escrimeurs

Max sera accompagné de Sarah, la fille de son frère Patrick. Le jour dit, le temps est magnifique et dans la petite Ford K, assez rare à l'époque, la conversation est très animée entre Max et sa jolie nièce qui se réjouit de participer à l'événement familial. Après un détour involontaire par Paris, ils arrivèrent avec un quart d'heure d'avance à la mairie de Gisors et furent félicités vivement pour leur ponctualité. Il faisait très chaud.

A la mairie Max présenta la future mariée entourée d'une volée de petites filles très mignonnes mais très coquines. Si la cérémonie commença un peu désordonnée, elle fut très chaleureuse. A la sortie, une surprise attendait les mariés : un attelage ancien décoré de fleurs et tiré par deux chevaux normands : des Cobs. C'était le cadeau du père du marié, Michel. Il fut accueilli dans un cri de joie par la famille d'Olivier.

De retour à la propriété, la fête se prépara dans la bonne humeur. Chacun participait au buffet. Le repas se fit sous une tente et Max, patriarche de la famille avait la place d'honneur à côté de Claudine. Cependant le ciel s'obscurcissait et après les desserts, le premier coup de tonnerre se fit entendre. L'orage fut spectaculaire et terrifiant.

Maximilien dormit dans la plus belle chambre, celle dit " de la comtesse ". Il fut dérangé une grande partie de la nuit par le va-et-vient des invités : toutes les valises et sacs de voyage avaient été entreposés dans cet espace.

Dès le lendemain matin, les invités vont et viennent dans cette maison pleine de charme. Chacun s'active pour préparer cette fête champêtre et conviviale. Une grande fosse fut creusée pour servir de barbecue et cuire deux cochons de lait et un agneau. Mais ceux-ci se firent attendre une bonne partie de la journée.

D'autres invités arrivèrent chargés de salades diverses et aidèrent à préparer la fête.

Sarah découpa les quiches préparées par le boucher de Max et fit le service entre la maison et le jardin. La fête fut très réussie. Quatre-vingts invités ! Rien que des amis proches et vraiment agréables. Claudine virevoltait dans une robe mauve pâle et Olivier vêtu d'un short et d'un T-shirt barbouillé mettait tout le monde à l'aise. Il organisa des " jeux de Vingt heure " l'ambiance fut joyeuse en attendant le repas du soir.





Un orchestre de gitans anima la soirée avec des airs de " Django Reihard ". Les invités furent très enthousiastes. Enfin vinrent une dizaine de fillettes, habillées comme à Tahiti avec des couronnes de branches et par trois portaient les immenses plats avec les cochons de lait et l'agneau. Tout le monde applaudit.

[Apa-Bel 75] Comme dans tout mariage, les discours des uns et des autres couronnèrent la fête jusque tard dans la nuit.

DONNÉES GÉNÉRALES :

Dépôt envoyé par l'auteur avec lettre de présentation en page de garde.

I a) manuscrit dactylographié envoyé par l'auteur

I b) autobiographie chronique familiale (2005)

IIa) dédicacée à Sarah Philips/lettre d'accompagnement

IIb) direct , il s'agit du mariage d'un neveu

IIc) 4 pages de photocopies du discours manuscrits

IId) volonté de transmettre l'événement aux générations futures de la famille

III-1) Voyage sur autoroute entre Liège (B) et Gisors et le Vexin (F)

III-1a) Texte écrit à Sart (Liège)

III-1b) Voyage entre Sart et Gisors. La propriété (gentilhommière) dans le Vexin

III-2a) Entre mai et juin 2005, plus ou moins chronologiquement. Les épisodes concernent le mariage d'un neveu et des festivités qui en découlent

IV. Récit par épisodes basé sur le thème principal : le mariage du neveu.





Anne Boland, "N'éteins pas la lumière"

111 pp.

[Apa-Bel 76]

Echo : Maryse Gattegno

" Avril 1957. Une robe en soie gris-perle à pois blancs sur son ventre rond. Je sens bien qu'elle pleure. Sa mère est morte. Même pas peur. Je suce mon pouce. Quelques pirouettes avant arrière. Qu'elle revienne à elle et qu'on ne me parle pas de mort, sinon ça va pas le faire : dans quatre mois je sors..."

Le ton est donné dès la première page par ce monologue intérieur du bébé à naître et je suis entrée, sans réticence, dans la vie d'Anne Boland (1ère partie de son autobiographie, intitulée *N'éteins pas la lumière*).

Cet ouvrage s'attache à l'essentiel : défilent sous nos yeux de petits ou grands événements, souvent douloureux, toujours éclairés de trouées lumineuses. La vie de chacun, en somme. Mais s'agit-il vraiment d'un récit ? A. Boland confie que *"taradée par le souci de dire, non sa vie personnelle, ni son histoire, mais juste une réflexion poétique sur la résilience, elle a été prise par l'écriture, un dimanche d'avril 2005, parce que, presque toujours après une catastrophe on fait de grands projets."*

Elle vient donc au monde en 1957. Plus tard, *"petite fille entêtée et rebelle"*, elle connaît en tant que gauchère une scolarité difficile et aussi, à neuf ans, son premier chagrin d'amour, mais *"on ne va pas éteindre la lumière pour ça"*.

Passent les années qui démontrent à l'évidence son intérêt exclusif pour l'art. Son père – qui de surcroît n'aime pas du tout cette orientation artistique – la somme de rompre une relation amoureuse ou *"de partir sans un rond"* et de faire ce qu'elle veut. Départ, qui sera définitif. Elle traverse alors une période difficile : il lui faut terminer sa 3ème année d'arts-déco, en assumant seule sa vie matérielle. Un graveur d'Uccle *"au visage barbu et généreux"* accepte heureusement de l'aider en l'engageant. Ses études enfin terminées, elle trouve pour deux ans une place dans une agence de publicité, qui lui convient si peu qu'elle demande *"qu'on la vire"*. Deux années de chômage, puis Anne se retrouve dans une ASBL qui s'occupe de patrimoine artistique. Elle y apprend, aux côtés d'historiens de l'art, à *"l'aborder de façon plus critique"*.

On retrouve la même détermination opiniâtre dans son choix amoureux : mariage mixte : *"Nos différences ne nous dérangent pas. Je voulais juste une vie meilleure. On s'est dit oui. Il a promis de me protéger. L'avenir sur son épaule..."*. Maternité qui la comble : une petite fille lui permettra de surmonter *"la grande affliction"* de son mariage naufragé. Son mari refusant de soigner son addiction avouée au jeu d'argent, Anne décide de divorcer. *"Il n'a pas tenu sa promesse de me protéger et il m'est impossible de parler d'amour au bord du gouffre."* Et aussi, toute une page blanche pour encadrer cette seule phrase-vérité : *"L'argent envolé n'est rien à côté du mensonge"*.

Ajoutons au nombre des épreuves une agression physique de la part d'un conducteur automobile en pleine crise de violence sauvage. *"J'ai crié sur la toile tout le mal qu'on m'avait fait en jurant que, désormais, personne ne m'atteindrait"* et aussi le développement d'un glaucome : et si après l'opération, elle voyait encore moins bien ?





[Apa-Bel 76]

Et encore : comment ignorer le terrorisme ? *“Les hommes sont à présent les pions manipulés par les plus grands inventeurs de l’horreur.”*

Alors enfin, on aborde dans le recueil, comme une grande plage de sérénité après toutes les tempêtes : *“Tant de souffrances nous révolte mais finit, pour peu que nous soyons résilients, par nous faire acquérir une clairvoyance d’esprit.”* On y voit se déployer le portrait, peu à peu complété, d’Anne Boland. Son amour de la nature : de l’été, dans la chaude évocation sensuelle des odeurs de la terre. Elle aime l’approche de l’automne – toute cette page est comme un poème en prose – et aussi la splendeur du ciel *“toile infinie de toutes les féeries”* dont la plus magique *“nous porte au septième ciel : les feux d’artifice”* – *“Pourquoi aimons-nous tant les feux d’artifice ?”* Il est alors question de lumière. Anne Boland aime aussi et remercie *“les psys”*, ces esthéticiens de la tête, dont, selon elle, nous aurions tous besoin. Flashs-back et coups de cœur précèdent ses souhaits : *“Je voudrais que les gens restent bêtes, s’ils le veulent, mais pas méchants”* en est un exemple.

Dernière touche à ce portrait : la déclaration d’amour à tous les artistes qu’elle admire, tous arts confondus : *“Vos batailles sont les plus belles car elles soulagent nos cœurs blessés...”* Il y a vingt noms et la liste n’est pas exhaustive.

La dernière page du recueil comporte deux phrases. D’abord : *“Dérange la lumière qui dort en toi”* puisque, de victoire en défaite, petites ou grandes, l’instinct de vie lumineux conduit chacun jusqu’à la clairvoyance de soi et du monde. Et la deuxième phrase est une invitation d’Anne Boland à la lecture du second recueil, en cours d’écriture : *“La vie qui passe comme un éclair est une histoire à suivre.”* Ce sera avec le plus grand plaisir.





Claire Ruwet, "Je vous lierai à une chaise"

22 pp.

[Apa-Bel 77]

Echo : Maryse Gattegno

Cet ouvrage se présente d'emblée, sur la couverture, comme "Un livre pour enfants illustré de 40 photos". La première page éclaire les intentions de son auteur : "J'ai écrit ce récit pour qu'à travers le regard de deux enfants, Alfred et Nicolas, les enfants d'aujourd'hui puissent ressentir la vie d'enfants de prisonniers de guerre".

Le récit comporte divers courts épisodes de la vie d'une famille, dans une ferme à Thimister (pays de Herve) de mai 1940 à mai 1945. La guerre prive Joséphine et ses deux fils (un an et trois ans tout au début) de la présence du chef de famille, d'abord mobilisé en 1939, ensuite prisonnier jusqu'à la Libération en 1945.

Ces épisodes construits autour des photos développées par Joséphine pour les envoyer à son mari prisonnier, ordonnés de façon globalement chronologique et présentés par un narrateur, constituent comme un reportage. Un double intérêt documentaire s'en dégage concernant les activités de la ferme et la vie à la campagne d'une part et, d'autre part, certaines réalités de la guerre, minorées toutefois par les yeux des enfants.

On y apprend que quand on ne traite plus les vaches, elles cessent d'avoir du lait (épisode du refuge aux abris en mai 40), que les cochons se nourrissaient de babeurre et d'épluchures de pommes de terre et les veaux de farine distribuée par Nicolas. Qu'aussi on ne débitait pas les troncs d'arbre à la tronçonneuse mais avec une longue scie horizontale, qu'il fallait "ramasser le petit bois" pour faire du feu, "retourner chaque jour les fromages" et cueillir les poires avec le commis engagé par Joséphine. Qu'hélas, il a fallu céder "la vache Bichette aux Allemands (cadeau de mariage des Parents de Maman)" et qu'une nuit, on "a volé et tué les cochons", laissant "les tripes dans la prairie Bourgmestre".

Point de machines pour la fenaison ! activité hautement importante pour l'hiver (deux pages du recueil et six photos). La famille d'oncle Albert est là, avec son cheval : les enfants ratisent et les adultes lancent le foin sur la charrée. "Tous se restaurent à midi avec des tartines et des fraises". Et le soir, joyeuse récompense pour Alfred et Nicolas : assis sur le bord de la grande cuvelle, ils reçoivent un arrosoir d'eau rafraîchissante, versé par leur maman !

Et l'école alors ? La rentrée était, comme maintenant, en septembre, et Nicolas utilisait le vélo de son papa : "on lui a mis des blocs de bois sur les pédales" pour qu'il puisse atteindre la selle.

Et l'hiver à Thimister ? La neige apportait déjà mille bonheurs (jeux de boule avec maman, luge) mais avec eux, des petits maux inconnus aujourd'hui : le froid, les habits mouillés, les pincettes douloureuses...

Et au sujet de la guerre, que racontent ces pages aux enfants ? Eh bien, en mai 1940, pour se protéger des bombes, larguées du ciel par les avions, il fallait se réfugier dans de solides abris, comme l'église de Charneux ou la brasserie Naway. Heureusement la maison est restée intacte.





[Apa-Bel 77]

En juillet 1940, enfin une carte de papa ! Elle annonce qu'il est prisonnier avec l'oncle Ferdinand. *"Ça veut dire que papa n'est pas mort"*, précise Nicolas à Alfred, *"et maman va pouvoir recommencer à chanter"*. Nicolas lui explique encore : *"Au début, papa était mobilisé avec ses bottes et son beau costume de soldat. Il revenait en permission. Ça sentait l'odeur de mousse à raser le matin"*. Depuis qu'il est prisonnier en Allemagne, il travaille à la ferme d'un baron qui possède un beau château.

La guerre fait partir les habitants parfois : ce sont les évacués. En décembre 1944, fuyant l'offensive von Rundstedt, avec un drôle de chariot aux roues en bois, plein de leurs affaires attachées avec de la ficelle les évacués de Trois-Ponts sont accueillis par Joséphine.

Mai 1945. La guerre est enfin finie, avec l'arrivée des Américains ! Le retour du prisonnier est annoncé pour le 15. Allégresse dans la maison : Joséphine a décoré la porte d'entrée avec du sapin et des fleurs ; au-dessus un écriteau : *"Honneur à nos chers prisonniers"*. Embrassades émues – Joséphine en pleurant – et la fête avec la famille et les voisins *"accourus avec du cidre et des tartes"*.

Nicolas, le nez dans un gros bouquet de lilas blanc, regarde son papa *"si souriant"*. Alfred, lui, assis sur ses genoux déclare devant tout le monde : *"Papa, je ne veux plus que vous partiez ! Je vous lierai à une chaise"*.

Un court lexique de termes wallons utilisés termine le recueil. La photo de couverture, en couleurs tendres, date de 1942 : elle exprime avec justesse l'affection qui soudait les membres de cette famille par-dessus l'espace. On apprécie le soin minutieux apporté à cet ouvrage. Au verso de la couverture, en complément, un extrait du texte et des renseignements sur l'auteur.

Les photographies restent les témoins d'une époque affligeante, où les soldats prisonniers et comme en exil, ont supporté courageusement de longues épreuves. Témoins aussi d'un lien de *"solidarité-travail"*, même avec les enfants, qui secondaient les adultes. Que dire de l'égal courage des femmes et des compétences qu'elles ont révélées ?





Maximilien Philips, Lettre à Francesca – La fin du " Moanda " 56 pp. plus les annexes

[Apa-Bel 83]

Echo : Simone Bellière

Le dépôt de Maximilien Philips à l'APA comporte deux parties : d'une part, un texte autobiographique, dactylographié (55 pages), et d'autre part un volume de photocopies d'extraits de presse ; lettres et autres informations rassemblés par l'auteur pour documenter et illustrer son récit. Ce dossier comporte, entre autres un article de Paul Scarceriaux, qui raconte le dernier voyage du Moanda et la fin du Capitaine Heusers ainsi qu'un article d'Albert Dury : " *Dix jours sur un radeau* ".

Rappelons la singularité des dépôts de Maximilien Philips, " *véritable production fleuve livrée, volume par volume, sans ordonnance chronologique volontaire.* " (cfr. Francine Meurice -Transmission/Héritage dans l'écriture contemporaine de soi.) soit à ce jour près de 40 volumes déposés.

En lisant le titre " *La fin du Moanda, en 1943* ", je me suis étonnée : Maximilien Philips était trop jeune pour avoir vécu le naufrage de ce bateau. Trop jeune même pour en avoir le souvenir. En fait, il s'agit de la mise en abîme des réflexions inspirées par le " *Naufrage du Moanda* ", torpillé et coulé en 1943. L'aspect autobiographique se traduit par des commentaires personnels et des " *contes* " qui gravitent autour du thème annoncé.

Pourquoi, abruptement, Maximilien Philips s'intéresse-t-il à cet épisode, antérieur à ses souvenirs autobiographiques ? La lettre à Francesca, qui ouvre le récit, répond à cette question. Il écrit à Francesca : " *J'ai reçu d'une amie de longue date quelques documents sur le naufrage du Moanda, torpillé par les Allemands en 1943. Je me lançais dans quelques recherches historiques pour en savoir plus.* "

A partir de cette annonce, Max Philips nous invite dans l'ambiance glaciale de l'hiver 2005-2006 où, cloîtré chez lui, il laisse errer ses pensées vers les pays chauds, la Tunisie où son ami André, mystique et contemplatif, rêve de vivre dans le désert, se nourrissant de dattes et se déplaçant avec son chameau.

Il nous raconte ensuite les vacances de son frère Michel et de sa famille dans un chapitre intitulé : " *Vacances à la mer du Nord* ". Il s'agit des vacances de Pâques. " *Pour moi, qui ait été élevé dans la Religion catholique, il était vraiment stupide de prendre des vacances dans la semaine qui précède Pâques. Depuis 2000 ans, il pleuvait depuis le Jeudi Saint jusqu'au jour de Pâques. Cette tradition devait nous rappeler les souffrances de Jésus qui était mort sur la croix pour pardonner nos péchés* ". Ce court extrait est significatif du goût de la dérision de Max Philips, surtout lorsqu'il s'agit de bousculer les sujets sensibles

Mais ce souvenir lui rappelle d'autres anecdotes très évocatrices de moments qui ont marqué son enfance " *Tous ceux qui ont passé des vacances à la Mer savent que les coquillages puent après quelques heures (...) il en était de même avec tous les chalets de l'Avenue... les seaux puaient les uns après les autres* ".



[Apa-Bel 83]

L'épisode des " *Vacances à la mer du Nord* " est suivi par " *La Bergerie de la Dame de Torino* " Dans ce nouveau conte, Max Philips se réfère à une lettre de Francesca, datée de 2003 qui décrit la vie à Turin, capitale de la Fiat. Elle y parle des succès de son fils dans la vie nocturne et la jet set turinoise. Dans cette même lettre, Francesca annonce qu'elle a acheté une bergerie ancienne à rénover. Et elle y invite Max Philips qui déclare " *Les baraques à restaurer et moi... Déjà Bébé dans mon berceau, je détestais le ciment, le plâtre et les briques* " D'autant moins attiré par cette invitation que son frère Michel avait, lui aussi acheté une bergerie dans le sud de la France et mis quelques années à en faire une maison magnifique ! Par hasard, Max Philips découvre un petit livre " *Comment restaurer facilement votre Bergerie ou votre Chèvrerie* ". Il apprend que Francesca avait en fait acheté une Chèvrerie. Il commente les défis posés par la rénovation de ruines anciennes et dévoile les coulisses du métier de brocanteur, toujours à la recherche de meubles et objets soi-disant authentiques (son ex-métier d'antiquaire se révèle dans ces commentaires).

Le titre suivant " *Le Capitaine Heusers* " suggère que " *La fin du Moanda* " va être abordée. En fait, Max Philips évoque les années 1958 au cours desquelles son ex-femme Marianne et son amie Marie-Thérèse travaillaient à Bruxelles pour une société américaine. Quarante ans plus tard, après le décès de Marianne, Max a retrouvé Marie-Thérèse et lui a fait lire certains de ses " *contes* " autobiographiques. dont " *La Balade de Marian Krauss* ". C'est au cours d'un échange de lettres que Marie-Thérèse annonce qu'elle " *vient de découvrir quelques papiers sur la vie du Capitaine Heusers, un membre de ma famille mort en mer lors de la guerre maritime.* "

Les récits inspirés par la vie et la fin du Capitaine Jacques Heusers, resté à bord lors du naufrage, sont le plus souvent induits par la guerre mais suscitent également la narration des aventures vécues par le Capitaine Heusers au cours d'autres voyages. (en Islande, à l'île de Pâques, sur le bateau-école Le Mercator). Le récit d'Albert Dury " *Dix jours sur un radeau* " s'attache davantage à l'histoire des naufragés du Moanda, dérivant, sans eau ni nourriture, pendant dix jours. Suivent une dizaine de chapitres dans lesquels, de digression en digression, de nombreux thèmes relatifs à la marine de guerre et plus spécialement à la guerre 40/45, sont abordés.

Chacun de ces chapitres basés sur des rapports et faits objectifs permettent à Max Philips d'émettre des commentaires techniques ou historiques sur les chantiers navals, les villages artificiels où s'organisait le débarquement de Normandie ou encore, la fin récente des épaves. Parmi ces considérations se glissent des anecdotes personnelles telles que l'évocation de ses relations épistolaires avec Anne ou encore, sa rencontre récente avec Rita au cours de ses recherches, à la Compagnie maritime Belge.

L'APA-Bel est aujourd'hui intégré dans la grande fresque que déploie Maximilien Philips. Au cours de ses dérives diachroniques, évoquant ses relations avec Anne, il écrit, " (...) *les confidences se suivaient mais heureusement il n'était plus question de mots d'amour épuisants. Il n'était pas question de les publier sans son autorisation (...)* Tout cela étant enregistré dans les Archives du Patrimoine belge, je ne pouvais me permettre de devenir trop " cochon " avec mes propres souvenirs et ceux d'Anne, souvenirs bien humains mais qui n'apportaient rien à l'Histoire de Belgique "

Dans l'ultime chapitre, " *Les derniers cadeaux du Capitaine Heusers* ", en point d'orgue, Marie-Thérèse révèle avoir reçu, pendant la guerre, par l'intermédiaire de la Croix-Rouge, un colis en provenance du Congo. Le colis contenait des meubles de maison de poupée, commandés par le Capitaine Heusers au cours d'une escale du Moanda, quelques jours avant le naufrage.





[Apa-Bel]

Ce texte autobiographique se révèle tel un parcours capricieux dont l'itinéraire dérive sous l'impulsion de souvenirs affleurant à la mémoire. Provocant, irrévérencieux, mais toujours avec humour et une certaine tendresse, Maximilien Philips se joue de la chronologie, il vagabonde sur la ligne du temps, entremêlant les anecdotes vécues et les tragédies du monde. Dans ce récit, il nous convie dans l'intimité d'une famille, dans ses plaisirs d'homme adulte, ou dans la solitude d'un village ardennais au cœur de l'hiver, toutes anecdotes qui gravitent autour du " *Naufage du Moanda* " soit le survol de plus d'un demi siècle en 60 pages. Comme dans ses autres récits, il aime souligner les incohérences de notre société, l'aspect ridicule des tendances à la mode, l'hypocrisie du " *politiquement correct* ". L'écriture lui permet de revivre sa vie, chaque moment s'enchaînant à un autre ou s'y superposant en contrepoint. Il raconte avec impertinence et autodérision en nous conviant à partager son plaisir.





Echo : Francine Meurice

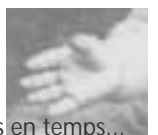
[Apa-Bel 87]

Ce document a été déposé à l'Apa-Bel par son auteur lui-même, manifestant par là une volonté de transmission autobiographique d'un texte dont la posture d'écriture n'est pas le "je" habituel de ce type d'énoncés. Quelles sont dès lors les marques énonciatives qui autorisent une lecture autobiographique d'Avatar à Baranda autrement dit, quelle est l'image que l'auteur a l'intention de donner de lui-même en tant qu'autobiographe.

Outre l'identification à une posture autobiographique que procure le simple geste d'alimenter les archives d'un patrimoine autobiographique institutionnellement désigné comme tel, en y déposant son manuscrit, l'auteur d'Avatar à Baranda noue avec le lecteur d'autres liens sur le mode du pacte autobiographique.

La note liminaire annonce les deux thèmes du récit : le couple et le début de la lutte pour l'indépendance. " *Si la déroute de la colonisation revêtait parfois des aspects insoupçonnables, il n'est pas impossible d'imaginer qu'un couple européen parvint à découvrir, dans le lent déroulement d'un week-end, au cœur de la brousse, l'occasion de triompher d'un fatalisme trouble et irresponsable, à l'instant même où certains noirs, alentour, déclenchaient à leur manière le compte à rebours de la libération. L'échec professionnel d'un individu ne compromet pas nécessairement le succès de sa destinée. Bertrand [le narrateur], en interrompant sa fuite désespérée, pour renouer le dialogue avec Laure [son épouse], et Faustin [le boy], en entamant sa longue marche, réussissent ensemble, paradoxalement, leur métamorphose* ". Le traitement fictionnel permet de mettre en scène des personnages sans faire passer le compte rendu de leur intériorité par le goulot de la narration aut centrée de l'autobiographie, leur laissant ainsi la responsabilité des énoncés qui les concernent. La contrainte temporelle – un week-end – installe un resserrement dramatique qui rend compte implicitement, par sa tension, du nœud existentiel capital pour le scripteur de ce segment biographique. Un parti pris d'écriture permet de gérer la posture énonciative de façon stable, celui du discours indirect libre, convention littéraire grâce à laquelle, le narrateur en rapportant les paroles et les pensées des personnages en les intégrant dans son propre discours, comme pour le discours indirect, en laisse la responsabilité d'énonciation aux personnages eux-mêmes, comme dans le discours direct. Cette gestion des discours rapportés permet l'autonomie des points de vue sur les événements du récit, leur relativité et la construction d'un éthos antiraciste sans aucune connotation didactique ou moralisante.

Si cette note liminaire, dans la simple superposition des deux métamorphoses, montre une intention de transmettre un vécu personnel, il n'y a pas de trace de commande d'écriture explicite de la part de la constellation familiale ni une volonté de vouloir transmettre un récit particulier, une leçon, une expérience. Le point de vue extérieur du traitement romanesque est à l'image du type d'auteur que le texte veut livrer. C'est au lecteur à se forger son opinion à partir de cette écriture objective. Qu'est-ce que qui est transmis et dans quel registre de valeurs? En l'occurrence, ce qui est, par ailleurs, le plus difficile à transmettre dans l'écriture de soi : l'objectivation des conditions de l'émergence du sujet au moment de sa captation par l'écriture. Éviter le discours autobiographique en lui substituant le traitement romanesque permet dans ce cas une notation plus " *fidèle* " au lieu, à l'époque, à la pensée du moment que ne pourraient le faire les feuillets d'un carnet de voyage ou d'un journal intime.



[Apa-Bel 87]

Ce texte écrit de juin 1966 à mars 1968 et qui situe le récit au moment du vacillement de la domination coloniale, donc vers 1960, ne montre pas ses brouillons ni ses avant-textes, la posture énonciative est stable et adhère à l'ici-maintenant de l'événement.

La construction du texte n'est pas étrangère à cette impression lectoriale de coller à la réalité, de recevoir une documentation anthropologique sur la colonisation belge comme on entrerait dans un film. Comme au cinéma, le récit est un montage alterné des scènes menées par Bertrand et de celles conduites par Laure. Comme en caméra subjective, le point de vue du récit se glisse dans l'intériorité des personnages, le plus souvent Bertrand et Laure mais aussi Faustin : " *Faustin jouait avec une branche ramassée au passage ; les ronds qu'il semait sur l'eau dérivèrent un fragment de seconde le long de la coque en s'élargissant, et se déchiraient à l'arrière dans les remous de l'hélice. Il n'aurait plus rien à penser aussi longtemps que le blanc n'agiterait pas de nouveaux phantasmes. Cela ne durerait pas : la forêt approchait, et la marche forcée qui les attendait nourrirait l'imagination de son maître, bien au-delà des prévisions sarcastiques que le directeur de la Compagnie Caoutchoutière avait avancées la veille devant le noir*" (p. 20). Ailleurs le montage joue sur la focale des plans, gros plans sur l'épaule de Faustin marchant devant Bertrand, en file indienne dans la forêt, cadrage du boy, en ombre derrière les moustiquaires donnant à voir les paradoxes de cette proximité sans intimité.

Ce parti pris scénaristique d'Avatar à Baranda fait de la quête de communication entre mondes coexistants, le thème de réflexion sous-jacent du texte et le moteur de l'intrigue dans cet univers colonial opaque. Quête de communication entre Laure et Bertrand bien sûr, qui n'a pas compris la séparation des corps imposée par Laure au retour du voyage de nocces depuis qu'elle sait qu'il lui a caché sa liaison avec une noire avec qui il a un enfant. Entre Faustin et Bertrand, qui s'interroge sur l'attitude indéchiffrable de son boy et guide de voyage dont il perçoit pourtant la similitude de parcours dans la métamorphose. Entre Bertrand et les commanditaires de sa mission lorsqu'il comprend qu'il a été utilisé dans une intrigue des colons détournant à leur avantage des subsides gouvernementaux de chantiers routiers. Entre les langues et les cultures : " *Bertrand avait l'impression de jouer " poire " à la balle entre les deux hommes, [Faustin et le gardien du port qui parlent en dialecte] parce qu'il essayait de saisir au vol les mots rapides qu'ils se renvoyaient au-dessus de sa tête comme s'il n'était pas là*" (p. 8). Cette opacité du contexte se manifeste aussi dans les énoncés-commentaires qui ponctuent le discours indirect libre – " *le noir pouvait donc vivre sans leurre*" (p. 19) ; " *la brousse qui se livrait d'ailleurs mal*" (p. 5) ; " *ces êtres jusqu'au bout demeuraient impénétrables*" (p. 129) – ou dans des descriptions fugaces de réalités inavouables du contexte colonial comme l'identité floue et labile des disparus dans les recensements, la répression des fugitifs et les camps de relégation.

Comme dans le texte filmique, l'image signifie au-delà d'elle-même. Ainsi les images paysagères ou ethnologiques qui font partie du catalogue intertextuel des manuscrits du patrimoine de l'Apa-Bel concernant la période coloniale belge au Congo ont un statut métaphorique ou ironique : " *[Les jacinthes d'eau] Sous des apparences charnues, elles cachaient un danger sournois, tenace, infaillible.*" (p. 10) ; " *Aujourd'hui, faute de compagne, il [Faustin] portait lui-même les bagages, " ébène à deux pattes" qui évoquait avec force à l'esprit de Bertrand un trafic d'esclaves qui se prolongeait pour son unique agrément.*" (p. 6). La cérémonie rituelle qui clôt le récit prend par sa position finale d'autant plus de valeur symbolique : " *Des Ngombe formaient un attroupement sur l'esplanade [...] Laure et Bertrand s'approchèrent.*"





[Apa-Bel 87]

Une chèvre vivante, ligotée, se débattait au milieu du groupe; les uns s'employaient à lui mettre un lasso de sisal, les autres attachaient ses pattes de derrière à un piquet. Il fallait bien tous les bras pour préparer le supplice, mais Laure et Bertrand ne voyaient pas ce qu'ils cherchaient à réaliser. Le chef d'équipe leur fit un sourire. Une douzaine de noirs pesaient, à grands efforts, sur une perche étonnamment souple, plantée en terre de manière à la recourber jusqu'au sol, près de la tête de l'animal. A un moment donné, le garrot qui l'étranglait à moitié fut fixé à l'extrémité de la pièce de bois ; les hommes s'écartèrent un à un ; la perche se redressait progressivement, tendant les liens, étirant la bête qui étouffait avec des bêlements lamentables. Laure frémit ; elle détourna les yeux. C'était la reconstitution minutieuse d'une exécution, telle qu'elle se pratiquait dans les guerres tribales, quand les Ngombe sacrifiaient leurs prisonniers par fournées. Un brusque silence envahit l'esplanade. On allait répéter la scène jusqu'au bout, afin de réussir à coup sûr l'après-midi. Bertrand serra la main de sa femme toute froide au creux de la sienne. Les noirs formaient le cercle autour de la chèvre, le visage éclairé par un rictus amusé. Le chef saisit une machette ; il s'avança au centre, bras levé ; assurant son geste, il prit appui sur ses jambes ouvertes, et d'un seul mouvement, trancha le cou disloqué. La perche se redressa avec un bruit mat, et la tête fut projetée au loin, tandis qu'un flot de sang retombait sur l'assemblée. " (p. 142-143)

La clé de lecture du legs autobiographique transmis par cette dramaturgie pudique du moi aux prises avec ses avatars à Baranda se trouve à la page 41 : " ce qui distinguait les êtres, au niveau le plus profond, n'était-ce pas, au bout du compte, le regard qu'ils portaient sur les choses ? " .







[Apa-Bel 89]

José Dosogne,
Le mois le plus beau ou Un Exode en mai

Tapuscrit 164 pp.

(Bruxelles, janvier 1990 ; Baie de Porto,
1992 ; Forêt de Saint-Hubert, 1993 ; Bruxelles,
3 septembre 1994, 50^e anniversaire de la Libération)

Echo : Simone Bellière

Cette autobiographie emprunte plusieurs itinéraires qui s'entrecroisent, s'entrelacent, se superposent en contrepoints. Le narrateur tente de ressusciter les émotions gravées dans sa mémoire, telles que vécues lors de l'exode de mai 1940. Réelles ou imaginaires ? Les récits autobiographiques, déjà déposés à l'APA par l'auteur induisent à s'interroger quant à l'aspect fictionnel de certaines anecdotes, sans doute transposées à partir d'une réalité vécue.

L'auteur se réapproprie les semaines chaotiques du plus bel été de son enfance pour les intégrer dans l'histoire du 20^e siècle dont il commente, sans indulgence, l'évolution souvent absurde, les contradictions, les inconséquences. S'il développe en une large fresque les moments historiques de ce siècle, les détails de l'exode sont, par contre, précis et imagés, vécus au jour le jour tandis que le rappel des chansons à la mode réveille les souvenirs de cette époque.

Le 10 mai 1940, veille des fêtes de la Pentecôte, dès l'aube, les habitants du village se sont rassemblés pour partir. Ils s'en vont, laissant derrière eux la maison, les objets irremplaçables les étables, le poulailler, dont ils ont ouvert les portes. Frédéric, le grand-père, a dit " *laisse, gamin, on s'en va... Il n'avait pas dit on part parce que, on s'en va recelait une image plus forte, plus désespérée. On ignorait où on allait, on ne savait plus si on finirait par revenir* (p. 8). Ils se sont mis en route, entassés sur les charrettes d'exploitation agricole. Ils ont emporté ce qu'ils peuvent, au hasard, parfois des babioles encombrantes et inutiles mais, pour eux, des talismans leur permettant d'affronter l'inconnu.

Le rythme du récit se confond avec la lente progression de la colonne de réfugiés, souvent immobilisée, ou encore agressée par l'aviation allemande. Le narrateur enfant, Tilou, accompagne ses grands-parents, ses arrières grands-parent, des cousins, des amis du village mais c'est avec un autre garçon, le prestigieux Justin, qu'il vivra d'extravagantes aventures. La route devient, pour eux, une aire de jeux illimitée. L'enfant découvre une vie différente, une liberté jusque là inconnue, il s'étonne du désarroi des adultes, de la dépendance des vieux. Des impressions jamais ressenties l'assaillent. Il pressent combien " *cet univers béant (...) préfigurait l'aventure de la vie* " (p. 15).

Au gré du cheminement de la colonne se révèlent des comportements inattendus, les vieux s'avèrent encombrants, inadaptables. Relégués sur les charrettes par-dessus l'entassement des objets, ils sont oubliés lors des attaques aériennes. Lorsqu'ils exigent d'assister à la messe du Dimanche de Pentecôte, ils menacent de mourir sur place s'ils ne peuvent assister au Saint Office, " *forts de leur infirmité, ils renchérisaient l'un sur l'autre* " (p. 41).



[Apa-Bel 89]

Ils sont prêts à mourir au bord de la route en serrant leurs chapelets entre les doigts, indifférents aux stukas qui plongent en piqué et mitraillent au hasard.

Le voyage se transformera en parcours initiatique, l'enfant engagé dans une épopée anarchique, au sein d'un espace social déstructuré, découvrira la mort et l'amour. Non pas la mort abstraite omniprésente dans l'iconographie et la liturgie catholiques, mais la mort concrétisée par le sang répandu et la chair meurtrie. Lors d'un raid aérien, " *un camion d'essence brûlait sur le bord de la chaussée. On avait traîné sur le sol la dépouille martyrisée du chauffeur (...) Elle était là, éviscérée, offrande impavide, immolée telle la bête du sacrifice (...) pareille aux porcs égorgés par Michel, aux lapins à la nuque brisée sous la poigne de grand-père Frédéric, aux bestiaux encloués par la molette du tueur œuvrant sur le carreau de l'abattoir. Je les avais si souvent contemplés dans le désordre sanguinolent de leurs intestins mis à nu (...). Mais là, il s'agissait d'un humain, mon semblable. Je n'en avais jamais vu qu'inertes sur le lit de cérémonie funéraire, propres et intacts* " (p.65).

Il connaîtra la mort d'un membre de sa famille, mort sans gloire, détestable, sans commentaire.

Tilou avait surpris son grand-père dans une grange avec une jeune fille rencontrée sur la route " *Grand-père déboutonnait son pantalon, c'était tout à fait comme à Gercy* " (p. 92), remarquait-il. Il n'est ni choqué, ni surpris. " *Au village, un lien charnel nous unissait à la nature* ", les instincts élémentaires s'affirmaient sans culpabilité, dans l'indifférence, au gré des circonstances, des attentes, de la vacuité du moment. Mais les rencontres galantes du Grand-père se termineront abruptement lorsque une patrouille militaire surprendra le couple dans une grange. Des soldats, plutôt des " *ploucs haletants, dépoitraillés, éméchés, prêts à la bagarre* " s'interposeront dans ce qu'ils croient être un viol. L'enfant entendra un coup de feu. Il apprendra par la rumeur que " *un vieux dégoûtant était mort* " (p.117).

Ces moments, durs à assumer, se doublent d'une romance lorsque Céline apparaît au terme d'une histoire équivoque de vol, crime et enlèvement. Une tragédie secondaire s'était développée au sein de la tragédie essentielle : " *une curiosité habitait Justin ; ce qui se passait à l'endroit où il n'était pas comptait infiniment plus que ce qui se produisait devant lui* " (p. 53). Au cours de ses déambulations dans la colonne, il a repéré des adolescents au comportement singulier qui se sont complices de l'enlèvement d'une fillette, Céline. Identifiée par les vêtements qu'elle porte ce jour-là : " *Robe à fleurs jaunes, tablier à bords arrondis, socquettes blanches, sandales de toile...* " (p.69).

Enlevée et retrouvée, au cours des jours qui suivent... C'est avec cette petite fille que Tilou rééditera " *Le Blé en Herbe* " " (...) *couchée sur le dos, ses genoux s'étaient relevés, et le geste faisait se dresser une sorte de tente lumineuse, sur fond de fleurs jaunes traversées par le soleil, ses cuisses dessinaient l'image paisible d'un Vé plein de chaleur, dont les deux branches se rejoignaient sous une raie de linge blanc* " (p.101), " *je choisis une tige de marguerite, la corolle blanche décrivait de menus cercles sur la peau, le ruban de chair, s'attachait, revenait...* " (p.106).

Le narrateur précise que ces jeux d'enfant l'engagèrent pour la vie puisqu'il épousera Cécile. Nous nous posons la question. José Dosogne ne tente-t-il pas de concrétiser par l'écriture fictionnelle, un amour d'enfance ?

L'exode se terminera après quelque vingt jours, lorsque l'armée allemande aura dépassé à l'ouest les réfugiés venus du nord. Les familles de Tilou et de Cécile rejoindront Vichy, (après avoir vendu leur cheval et la charrette).





[Apa-Bel 89]

Elles logeront pendant près de deux mois dans une maison rurale, près de Vichy où elles mèneront une vie calme et sereine, semblable à la vie qu'elles auraient menée à Gercy.

Au cours de ce mois le plus beau, l'enfant s'est mué en adolescent. Mais son questionnement existentiel n'a pas trouvé de réponse. A tout moment, l'énigme qui sous-tend sa vie réapparaît, angoissante. Où sont ses parents ? Pourquoi n'accompagnent-ils pas les réfugiés ? Pourquoi sa famille est-elle différente des autres familles ? Il sait qu'il a un père qui construit des tunnels ; il sait qu'il a une sœur, qui vit auprès de sa mère. Il sait qu'il a une mère merveilleuse. Sa grand-mère ne lui a-t-elle pas donné une photo où elle apparaît, éclatante de bonheur ? Et pourquoi lui, Tilou, est-il exclu de sa famille ? Il ne comprend pas. Il est convaincu que ses parents l'attendront sur le quai de la gare lorsqu'il arrivera à Bruxelles au terme de l'exode. Il les reconnaîtra tout de suite... " *je ne verrais qu'eux, deux regards ne s'occuperaient que de moi ; les questions deviendraient inutiles. Ils seraient là, et moi, prisonnier de leurs bras...* " (p. 150).

Mais ses parents ne sont pas sur le quai de la gare.

On lui dira plus tard qu'ils ont été tués, quelque part, en France.

Tilou ne le croit pas, il est certain qu'ils sont ailleurs et qu'il les retrouvera.

Peut-être surgiront-ils dans de nouvelles projections fictives ?







Anonyme, photos glissées dans un ouvrage sur Rome

14 photos

Echo : Beatrice Barbalato

[Apa-Bel 90]

Ensemble de photos insérées dans le livre de Y. et E-R. Labande, ROME, collection " *Les Beaux Pays* ", Artaud, Grenoble, Paris, 1950.

Il s'agit dans le cas de cet écho, non d'une autobiographie, mais plutôt de traces autobiographiques. Dans un ouvrage de Y. et E.R. Labande consacré à Rome, des éditions Artaud, un typique guide touristique, bien écrit, enrichi d'images photographiques en noir et blanc, dans un style touring club, acheté par notre ami de l'APA-Bel Louis Vannieuwenborgh chez un bouquiniste, en feuilletant les pages on y trouve des photos insérées qui datent de 1933 à 1948. Photos-souvenirs de plusieurs voyages, sont introduites exactement à la page du livre où le même monument, la même perspective, sont évoqués. Quelque image découpée des journaux, ou provenant d'autres bouquins, est également présente.

Il y a au moins deux observations à faire :

- Le bouquin de 1950 est postérieur aux photos (1933-1948) ;
- La manière de donner à voir les images (dans le livre et dans les photos privées) des monuments est presque la même.

Il est probable aussi que les voyageurs disposaient d'un nombre majeur de photos (peut-être aussi que des photos volantes comme celles-là, ont été perdues) et ils ont choisi d'insérer des images qui faisaient écho au livre. On peut imaginer les commentaires des protagonistes au moment de feuilleter le bouquin et voir confirmé leurs choix canoniques...

L'aspect plus intéressant regarde les sujets. C'est très évident qu'on visitait tous les mêmes monuments, on se nourrissait de la même vision de la réalité, on s'attachait aux mêmes choses : les églises et les monuments romaines sont dominants, mais aussi la peinture de Raphaël et de Pinturicchio (ce dernier important, mais aujourd'hui un peu négligé, et en tout cas il n'est plus considéré une étape importante à l'occasion d'une visite à Rome).

C'est la tête du voyageur qui est forgée avant de partir, comme on le sait, et comme on l'a expliqué très bien Eric Leed in *The mind of traveler, from Gilgamesh to Global Tourism*, (1991).

Ce bouquin édité en 1950 a été acheté, donc, après le voyage. La comparaison entre les illustrations de l'ouvrage et les photos insérées sont un témoignage ultérieur du fait que la façon d'observer la ville de Rome partait de concepts lointains, faisait partie d'une formation partagée probablement par un monde restreint, cultivé.

Exactement, comme dans d'autres livres de la première moitié du XXème siècle, le baroque est presque oublié. Dans le bouquin et dans les photos, il est absent. On ne mentionne pas le Caravage de Santa Maria del Popolo (on lui dédie quelque ligne à propos de la Galleria Borghese), ni d'autres endroits qui caractérisent la Rome baroque, tant aimée à nos jours des Italiens et des étrangers. La découverte intellectuelle du baroque constitue le dépassement d'une vision classique et statique de Rome.





[Apa-Bel 90]

Comme on vient de le dire les photos sont antérieures au bouquin : d'un côté elles confirment cette vision préconstituée de Rome – ce qui est logique dans les années 1930-1950, où les livres étaient le seul moyen de communication et de diffusion culturelle, et normalement ils étaient écrits par des experts canoniques d'histoire de l'art –, d'un autre côté, témoignent une affection extraordinaire pour la ville, où ils (lui, elle ?) se sont rendus en plusieurs occasions de 1933 en 1948.

Pour avoir une idée de cette correspondance exacte de vision entre le bouquin et les photos, on peut regarder à la page 44 le temple de Castor et Pollux, ou à la page 77 Santa Maria in Cosmedin.

A la marge de cette relation stricte entre les images du livre et les photos, on trouve à la page 193, au Gianicolo, une découpe de journal avec la reproduction de ce qui reste de la célèbre Quercia del Tasso : un supplément d'information par rapport au bouquin-guide, qui révèle une connaissance en rien banale de la ville de Rome et de son histoire.

Pour conclure les photos constituent un document d'une époque où les visites culturelles se déroulaient pas seulement à travers des parcours obligés, mais aussi avec des manières figées de observer, de renforcer la mémoire d'une vision déjà donnée. D'un autre côté elles témoignent un émouvant attachement aux racines d'une culture qui regardait *urbi et orbi*.





Auteurs divers, Entre rire et pleurer, 29 histoires vécues

préface de Julos Beaucarne, 189 pp.

publié par "Age et Transmission"

[Apa-Bel 91]

Echo : José Dosogne

"*J'écris ma vie*" est une méthode lancée en 2000 par une ASBL soutenue par la Communauté Française.

En quatre ans, 150 personnes se sont inscrites aux groupes de travail qui encouragent l'écriture et assistent les participants. Quatre-vingts textes en résultent. La brochure en comporte une trentaine.

Les tranches de vie se lisent comme des nouvelles bon enfant. L'insolite et l'humain se côtoient dans cet ouvrage collectif consacré aux récits des seniors. Il y a pêle-mêle, une chasse aux escargots qui aboutit dans un exode massif parce que le panier a été oublié dans la cave. Il y a un chat, des patins à roulettes, un écolier de 1934, une eau bénite allongée d'eau profane, un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle mené par la voie Charlemagne et qui débouche sur une rencontre amoureuse.

La brochure consacre au bout du compte, aux écrits personnels, moins de 140 pages réelles. La moyenne des textes s'établit autour de 3 à 4 pages. Certains se limitent à deux. Julos Beaucarne parle d'un art brut où les écrivains d'occasion s'expriment par le ventre et par le cœur.

Six thèmes sont définis en tête des chapitres : Clin d'œil - Enfances en guerre - Cadeaux - Cheminements - Rencontres - Amours.

Une femme multilingue et bourlingueuse énonce l'idée de ses "jardins de vie" disséminés dans le monde et revient à son "jardin d'origine", un bled ardennais très ordinaire qui renvoie curieusement au final du quatrain cher à du Bellay...

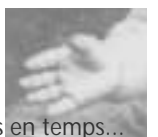
Une autre fantasmé et joue à se faire peur dans les cimetières célèbres. Elle surprend l'exhymation de Roger Gosset, le magnat des cigarettes St Michel. Les chiens de Budapest évoquent Ceausescu qui avait donné l'ordre de les tuer tous. La population les a abandonnés dans la ville où ils pullulent dans une violence sanguinaire et des aboiements infernaux. Une femme aux élans généreux s'occupe de deux jeunes Albanais qu'elle va chercher au Petit Château. En trois épisodes, l'un d'eux s'accroche. Il l'invite à son mariage à Tirana. Il revient en Belgique avec sa famille où il prospère au fil du temps et réussit à fonder une entreprise. Un couple heureux se forme au vu des petites annonces du journal gratuit Vlan.

La brochure débite donc des portions de vie à travers de courtes anecdotes. Elle constitue une autopsie et un bilan de l'ASBL, à la mesure juste et modérée, mais réussie, de son ambition.





[Apa-Bel]





[Apa-Bel 105]

Léocadie Mouzelard, *Lettres de Pondrôme, 1891-1912*

Edition critique d'un corpus de lettres choisies, annotées
et présentées par Michèle Maitron-Jodogne.

Illustrations : photos, cartes postales, plan de la région.

Edition " Les Amis de l'Ermite de Resteigne, a.s.b.l. ",
2005, tiré à 150 ex.

Echo : Simone Bellière

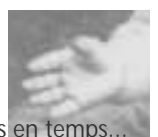
Léocadie Mouzelard, née Suray (1825-1912) est la fille naturelle d'un noble ardennais, Edmond d'Hoffschmidt, connu également sous le nom d'Ermite de Resteigne. Elevée avec le plus grand soin, elle mène jusqu'à la mort de son père, en 1861, une vie assez austère mais toutefois privilégiée, de jeune aristocrate célibataire. Après 1861, partiellement déshéritée, elle doit se contenter d'une existence beaucoup plus modeste. Mariée en 1862, bientôt mère de quatre enfants, elle gère alors avec sa famille, pendant une cinquantaine d'années, une petite exploitation agricole à Pondrôme.

L'introduction de Michèle Maitron, très documentée, permet de situer l'environnement social et familial de Léocadie Mouzelard et de situer les lettres dans leur contexte sociographique et historique. Les 303 lettres et cartes postales, envoyées par Léocadie à son fils Théophile, de 1891 à 1912 comportent des thèmes récurrents que nous avons tenté de mettre en évidence et d'illustrer par des courts extraits

1. Dieu et les commandements de l'Eglise Catholique. – Il s'agit de conseils moraux relatifs aux obligations religieuses, vécues au quotidien telles que messes, neuvaines, prières, processions, séjours à Lourdes et autres pèlerinages. Le ton adopté par l'auteur est proche de celui de la Comtesse de Ségur. Parmi les vertus à cultiver, l'obéissance, l'humilité, la charité sont souvent citées. Exemple : lettre 9 " (...) *sachons nous humilier, celui qui s'élève sera abaissé, n'est-ce pas là le secret de l'apparent silence de Notre Père Céleste (...)* " ou encore, dans la lettre 32 " (...) *Ah, mon cher enfant comme tu devrais chaque soir remercier le Bon Dieu quand il veut bien t'envoyer une contrariété (...)* ".

Léocadie met Théophile au courant des événements qui tissent sa vie. Messes, neuvaines, prières, travaux divers. Le Bon Dieu est omniprésent, il représente la référence première quant au comportement à adopter dans la famille, particulièrement vis-à-vis des femmes et des enfants. Mais l'omniscience du Bon Dieu, s'étend également à la bonne gestion du patrimoine, aux problèmes de successions, investissements ou rentabilité de l'exploitation. Le Bon Dieu est un personnage actif qui " vit " avec la famille.

2. La météo – Le temps au quotidien. Le " *temps qu'il fait* " intervient dans le déroulement de la vie quotidienne. La majorité des lettres y consacre quelques lignes ou paragraphes. Généralement, le climat est à mettre en relation avec les travaux des champs ou les déplacements dans la région. Lettre 25, 1er mars " *depuis 3 heures la neige tombe sans discontinuer, les trams ne marchent plus.* " Lettre 80, 2 septembre 1899 " *cela a été quatre jours rares : la chaleur passée, et ni froid ni pluie. Nous en avons depuis (de la pluie...) voilà plusieurs charrées d'avoine étendues par terre, trempées.* "



3. Le partage des rôles au sein de la famille. – Dans la famille de Léocadie, les rôles sont répartis selon un schéma traditionnel : le père et le fils aîné (Césaire) s'occupent de l'exploitation agricole, les deux filles Marie et Alice s'occupent des tâches domestiques avec leur mère, mais sont appelées également à travailler dans la ferme. Le fils cadet qui vit à Namur est informé de tous les faits de la vie quotidienne à Ponderôme mais ne participe pas. La lettre 6, précise le rôle des filles dans la famille " *que mes filles sachent bien que si elles se marient, elles devront laisser leurs idées, leurs goûts, leur volonté, leurs penchants, tout enfin, avant le oui sacramental.* " Lettre 11, au sujet de Marie : " *elle a vu la foire, elle a vu le cirque, elle a, ... elle a... et le nettoyage Marie ?, et le raccommodage, ? et la lessive ? car il ne faut rien laisser à faire (...)* Alice a fait la lessive toute seule, pas tous les draps de lit, mais une grosse manne de blancs (...) et 32 bas (...) J'ai bien expliqué à Marie pour les draps de lit : ce n'est pas difficile à laver, qu'elle mette un coquemar d'eau bouillante dessus après les avoir mis dans l'eau froide avant, il n'y a plus qu'à les mettre au grenier sur les cordes. "

4. Les travaux de la ferme – Jusqu'à la mort de son mari, en 1902, Léocadie ne mentionne qu'accidentellement les travaux de la ferme. A partir de 1902, Césaire, le fils aîné, assume la gestion de l'exploitation, avec l'aide de ses sœurs. Si dans ses lettres, Léocadie s'inquiète du rendement financier de l'exploitation, elle ne donne cependant aucun détail quant à l'exploitation elle-même : quelle surface ? quel types de culture, quel élevage ? Nous ne l'apprenons que partiellement en cours de lecture. Dans ses lettres, elle insiste sur la lourdeur des tâches assumées par Césaire et ses sœurs. Lettre 67 " *Alice est à Beuraing porter deux livres de beurre. Voilà trois samedis qu'elle fait cela après l'avoir tourné le matin, fait son rechaudage de tailles et battes et son samedi de haut en bas.* " Lettre 214, juillet 1905 : " *Césaire a eu, et moi, bien de l'embarras pour ramasser son seigle. C'est terrible comme la main d'œuvre est difficile à se faire.* "

5. Les revenus, la succession, le niveau de vie. – Lettre 85 " *j'ai bien examiné le compte des actions. Tu m'avais dit que tu avais vendu une action pour gagner 200 et sur ta note tu mets : perdu 820. Que signifie ?* ". La lettre 44 est une longue sermon de Léocadie à son fils Théophile au sujet des pommes (vendues, trop tôt ou trop tard, gaspillage, etc.), la lettre se termine par : " *Conduire des pommes à Namur pour perdre la moitié de ses sous. Ecoutez mieux à l'avenir !* " Lettre 56 " *je ne comprends pas bien l'expression le droit d'usufruit. Est-ce un droit donné immédiatement ? S'il en est ainsi, il donne sujet à bien des maux* ".

La famille de Théophile semble avoir beaucoup de problèmes d'argent, souvent évoqués par Léocadie qui tente de limiter les dépenses de son fils et l'incite à économiser.

6. Joseph, le petit-fils. – A partir de 1902, le fils aîné de Théophile, devient le centre de préoccupation de Léocadie. Joseph fait de longs séjours à Ponderôme, les lettres font état de ses faits et gestes : ex. lettre 154, août 1903 " *voici le petit journal de deux jours : santé parfaite ; seulement un inconvénient : il faut élargir les corsages et reculer les boutons de pantalons à la jarretière ; un petit accident, il vient de se couper au doigt en pelant des pommes*". Lettre 180, septembre 1904 " *le petit joue au cerceau, nous revenons de chez les sœurs (...)* Joseph s'est levé à 8 h. et a joué toute la matinée (...) après il a aidé tante à la cuite et voilà notre journée "

La femme austère des premières lettres est devenue une grand-mère attentive et attendrie. Mais, parmi ses petits-enfants, seul Joseph fait l'objet de cette attention. La lettre 141 est entièrement consacrées aux activités de Joseph, dans la lettre 152 " *notre petit mange sa petite omelette* "





[Apa-Bel 105]

7. La maladie, la mort. – Le père a fait une chute dont il se remet mal. Il meurt le 22 avril 1902. Peu de commentaires. Lettre 122, 18 avril, 4 jours avant la mort du père " *J'aime à dire à Théophile que depuis son départ le Papa repose tranquillement. C'est le grand remue-ménage qui l'a trop fatigué.* " Deux mois plus tard : lettre 124, juin 1902 : " *Césaire vendra sa part de tabac à Froidfontaine et j'espère que ce sera pour des messes pour le cher Papa qui a tant travaillé et soigné ce tabac* ". Entre les deux lettres, aucun commentaire. Ce dernier extrait est représentatif de l'écriture de Léocadie. Il intègre avec sobriété les thèmes majeurs : la famille, le partage des biens : la part de tabac de Césaire – les produits de la ferme – le tabac, tant travaillé et soigné – l'argent, la vente et les devoirs religieux : j'espère que ce sera pour des messes pour le cher Papa. Ce " *tissage* " entre les différents thèmes se retrouve dans la majorité des lettres, le plus souvent dans la même phrase ou le même paragraphe.

8. La fin. – A partir de 1905 (Léocadie a alors 80 ans,) la santé, les petits maux dus à l'âge sont souvent évoqués parmi les autres sujets de préoccupation. Lettre 225, 1906 " *On voit bien que je deviens vieille, à mon écriture, ma main a froid ou elle tremble* ". Lettre 233, 1906 " *quand j'ai voulu me remettre en route, mes jambes ne voulaient plus avancer, mes jambes n'en voulaient plus* ". Lettre 259, 1909 : " *Ma vue est si mauvaise que je crains d'écrire* ". Lettre 280, 1911 : " *je ne sais ce que j'ai eu là, mercredi, ma jambe refusant de marcher, et puis mon pied, là, comme mort Enfin, je suis peut-être encore ajournée à la volonté du Bon Dieu.* ". Lettre 302, août 1912 : " *les infirmités me rendent incapable de rire. Je ne sais plus marcher* ".

Léocadie ne se plaint pas, elle constate et accepte puisque c'est la volonté de Dieu. La dernière lettre, datée du 23 septembre 1912, soit un mois avant sa mort évoque la cueillette des poires.

Peut-on assimiler ce genre autobiographique à un " *Memorial* " ? Il s'agit en effet d'un ensemble de notes, de conseils en matière d'éducation, de santé, d'argent ; des réflexions adressées à un parent intime, en l'occurrence, le fils. Il n'est cependant pas possible d'évoquer un journal " *intime* " ; l'introspection, le questionnement sur soi, n'y ayant aucune place. L'énonciation des moments vécus par l'auteur concerne la vie quotidienne de petits fermiers à la fin du 19^{ème} siècle et au début du 20^{ème}. Léocadie ne raconte pas ; elle informe et conseille. Chaque lettre est une somme de moments de vie, figés dans le temps et l'espace.

Si l'ensemble des lettres restitue avec précision l'habitus de la société rurale à la fin du 19^e au début du 20^e, à aucun moment Léocadie ne se réfère aux événements du monde. Une seule exception. Dans la lettre 176, elle évoque les expulsions des congrégations religieuses en France et l'avant projet de loi (Combe) qui propose la séparation de l'Eglise et de l'Etat (1904).







[Apa-Bel 106
-110]

Paul Algoet, I. Mon enfance à Anvers, avenue de Keyzer,
15 pp.

II. Mon enfance et mon adolescence à Anvers, avenue Cruys,
24 pp.

III. Mon adolescence avenue Cruys. Troisième partie,
19 pp.

IV. Les dramatiques débuts de ma vie d'adulte,
23 pp.

Les tribulations d'un jeune Belge en France - Mai 1940,
16 pp.

Écho : Jean Nicaise

" Il faisait un vrai temps de décembre, transition entre l'automne impétueux et l'hiver glacial. (...). La cuisinière de l'appartement du deuxième étage ronflait sans vaincre le froid de la chambre voisine. C'est là, à ce moment, qu'une jeune femme accouchait d'un garçon qu'elle jugea très beau. " Ainsi débute, de manière originale, le récit de l'enfance de Paul, avenue de Keyzer. Nous sommes en 1921. L'appartement ne manque pas de confort, bien qu'il n'ait que deux pièces dont une vaste cuisine-séjour. Nous pénétrons d'emblée dans le foyer d'une famille francophone. À cette époque, la bourgeoisie flamande parlait français et la plupart des enseignes étaient rédigées en cette langue.

L'auteur présente son autobiographie dans un format A4, sur deux colonnes d'une grande lisibilité. Illustrations : photos de famille et cartes postales d'époque. Le but de l'autobiographie est de *" Mettre en évidence les différences entre nos conditions de vie vers 1930 et actuellement. "* Très intéressant pour l'APA. Paul atteint son but par un fourmillement de détails. Dans le chapitre *" Les tribulations d'un jeune Belge en France. Mai 1940 "*, il relatara la perte malheureuse d'une partie de son carnet de bord. Il y a tout lieu de croire qu'il n'en a pas tenu qu'alors. Sinon, c'est qu'il jouit d'une mémoire prodigieuse ! En découvrant pas à pas la ville, il en dresse une véritable nomenclature. Les détails sont extrêmement précis : liste minutieuse des rues, de leurs magasins ; innombrables noms de personnes voisines ou rencontrées ; inventaire des modestes jouets, trajets des trams, avec leur numéro, la rue où ils tournent ; aussi résumé de films (muets au début), dont ceux de *" Charlot "*.

En revanche nous ne savons pas très bien quel métier exerçait le père : il allait au bureau régulièrement, revenait pour dîner repartait après une sieste et rentrait en fin d'après-midi : *" J'attendais papa à la fenêtre. Il s'arrêtait toujours chez la marchande de journaux qui, par tous les temps, était assise devant son étal sur le trottoir du Grand Hôtel. En cas de pluie, elle recouvrait les journaux d'une toile cirée. "*



[Apa-Bel 106
-110]

" Nous apprenons aussi que M. Algoet avait fait la " deuxième campagne d'Afrique, avait traversé l'Afrique – à pied – en deux ans et avait appris le Kiswahili pour communiquer avec les 'Nègres' comme on les appelait sans que cela pose de problème. " Nous devinons lors d'une allusion dans un fascicule suivant qu'il était cadre à la Ville d'Anvers.

Nous savons en revanche que le grand-père était chef de gare (photo) à Roulers : " C'est en train que nous allions à Roulers chez parrain et bobonne. La gare centrale d'Anvers était au bout de l'avenue de Keyser. Nous traversions le grand hall. Après avoir acheté les coupons – de troisième classe – nous montions un grand escalier pour atteindre le train. "

Le père semble bien gagner sa vie. Au bout de peu de temps, il peut faire construire, avenue Cruys, une jolie maison ou pour mieux dire, d'après la photo, une coquette villa. " C'est avec enthousiasme que nous sommes arrivés (...) par un beau jour de printemps [de 1927 ?]. Le tram 11 ne s'était pas fait attendre, mais il a fallu aller le chercher rue de la Commune et longer à pied le parc de Boelaer ".

Paul ne va pas à l'école : une institutrice vient à domicile pour tout le cycle primaire et la première année du secondaire. Puis vient l'Athénée d'Anvers. Il y a deux sections, une en français, l'autre en néerlandais. Après réussite de l'examen d'entrée, le jeune Paul intègre la première. Il a appris le flamand avec ses copains de la rue ; l'Algemeen Beschaafd Nederlands suivra à l'Athénée. Souvenirs égrenés de nom de professeurs, de camarades de classe. Il termine brillamment la filière scientifique.

En 1939, c'est l'entrée en Polytechnique à l'ULB. Avec un courage extraordinaire, le jeune homme fait la navette : " départ au tram de 6 h 05 pour la gare de Berchem, le train omnibus pour la gare du Nord, le tram 16 pour le Solbosh et le retour par le processus inverse m'amenant vers 20 h 00 à la maison. " Le lecteur apprend des noms de professeurs, parmi lesquels je reconnais deux futurs recteurs. On est tenu au courant de la matière de certains cours, notamment de problèmes de géométrie dans l'espace et les solutions trouvées.

C'est la " drôle de guerre " qui précède l'invasion allemande du 10 mai 1940. Dès le 12, dans son souvenir, les hommes valides de 16 à 35 ans sont invités à se rendre en France. Paul prend la route avec une lourde valise et 5.000 FB en poche, ce qui représente, dit-il, presque le salaire mensuel de son père. Des voisins l'emmènent d'abord en voiture jusqu'à Roulers. Il doit alors continuer péniblement à pied jusqu'à Poperingue où il prend un train de recrues. Il zig-zague deux ou trois jours jusqu'à la frontière française : nombreux arrêts, alertes, avec terminus en Abbeville. Il y achète alors une bicyclette pour 300 FB à un compagnon de route inconnu. Long itinéraire très précis vers le sud, à suivre facilement sur la carte routière de la page de titre. Le jeune réfugié ne fait jamais équipe avec un autre. Au cours de ses étapes, il est la plupart du temps bien accueilli par de braves gens. Cela prouve qu'il inspire confiance et sympathie. Mais il ne le dit pas, par modestie. Il terminera son voyage dans un " petit hameau " des environs de Vendôme, logé et nourri par la famille Papillon. Il y a une jeune fille, Jacqueline. Amourette ? Non : " Comme toujours, je suis intimidé par une jeune fille." Ce sera un peu comme des vacances jusqu'au retour à Anvers, fin août.

Puis c'est la vie sous l'Occupation. Les cours ont repris à l'ULB. La navette est de plus en plus aléatoire. En novembre 1941, suspension des cours. À leur réouverture, après la Libération, Paul reprend ses études. Mais voici qu'un nom apparaît brusquement dans le récit : Berthe. Comment est-elle entrée dans sa vie ? Mystère ! Amour, amitié ? On ne sait pas à ce moment. Les parents ont décidé d'installer le fiston à Bruxelles pour mettre fin à une épuisante navette : " La pension chez des particuliers est très coûteuse. Je ne sais qui en a parlé le premier. L'idée me plaît énormément : me marier et disposer pour le ménage à peine plus que le prix d'une bonne pension. "



[Apa-Bel 106
-110]

Aussitôt dit, aussitôt fait. Les études se déroulent alors le mieux du monde. " *Berthe est une épouse parfaite (...). Elle s'occupe de tout et ne trouble pas ma concentration* ". Deux photos de la jeune femme illustrent ces propos. En 1948, Paul obtient son diplôme d'ingénieur civil avec grande distinction : la carrière professionnelle peut commencer avec un engagement aux " *Tramways Urbains Bruxellois* ". La vie est belle, agrémentée de voyages.

Cette autobiographie, très pudique, est écrite dans un style clair : phrases courtes se suivant rapidement au gré de la plume, semble-t-il.







Marcelle Hanrez, *Le Voyage en Italie* (1933)

66 pp.

Echo : Beatrice Barbalato

[Apa-Bel 114]

Cet écho se réfère au Cahier de voyage de Marcelle Hanrez, en annexe (pp. 164-222) au mémoire que Gaëlle Courtois a rédigé au sujet de ce document dont le promoteur est le Prof. U.C.L. Michel Dumoulin (année acad. 2005-2006). La recherche de Gaëlle Courtois – qu'on le répète n'est pas l'objet de cet écho destiné à l'inédit cahier de voyage – permet d'encadrer l'auteur, d'avoir des références, et de prendre certaines de ses réflexions très fines comme une clé de lecture sur la vision qui émerge de ce cahier sur l'Italie dans ces années.

Nous sommes en 1933 : Madame Hanrez, provenant d'une riche famille belge, visite avec son mari Rome, Naples et la Sicile. Ce n'est pas la première fois dans sa vie.

Deux axes jouent un rôle capital dans ce cahier : la formation classique et l'éducation religieuse de l'auteur, en ayant l'une et l'autre, assez rigoureuses, un grand poids dans ses jugements, la perception des situations, les appréciations artistiques. Le but de son cahier de voyage n'est pas seulement de garde-mémoire, mais aussi de noter et signaler ce qui est appréciable comme spirituel, '*culturel*', et de bon goût. Une indirecte volonté de transmission culturelle à un cercle restreint transpire du texte.

Ses idées sont celles d'une femme cultivée. Et pourtant sa tête est pleine de stéréotypes : les différentes populations italiques sont décrites sous l'égide d'idées reçues. Son regard est dans sa tête, elle ne veut pas voir ce qui n'est pas déjà inscrit dans sa vision des choses. Si donc pas mal de réflexions se traduisent en beaux et harmonieux commentaires sur des monuments, des paysages, dans un vocabulaire approprié, en même temps des exclusions irraisonnables, des jugements tranchants se ressentent de cette mentalité renfermée. Certes, il faut se plonger dans une époque très différente de la nôtre, où il n'y avait pas autant d'informations et où le jugement des étrangers sur le régime fasciste – entre d'autres réflexions – n'était pas aussi méprisant et documenté comme il le sera quelques années plus tard, quand l'Italie se lie strictement à la dictature de Hitler.

On peut résumer *grosso modo* les caractéristiques du cahier en trois points :

A) Les œuvres d'art sont vues selon des paramètres qui l'empêchent d'apprécier certains auteurs. Sa vision de la religion est aussi très sévère : il lui semble que les églises en Italie ne représentent pas toujours la spiritualité. Raphaël, par exemple, est jugé comme un peintre vulgaire, auteur d'une Fornarina grasse et florissante. A la Villa Farnesina :

Les fameuses fresques de Raphaël nous ont déçues. On y voit la Fornarina blonde, lourde, grasse, extraordinairement nue, indécente et matérielle. [...] Ce corps impudique et bestial a fini par nous dégoûter tout à fait.

Le 'Suave' Raphaël avait adjoint à cette maîtresse brutale et populaire, la princesse Chigi, propriétaire du Palais, qui n'avait plus de délicatesse et se fit peindre nue par son amant sur les murs de sa chambre à coucher (p. 176 du cahier, mentionné dans le mémoire).



[Apa-Bel 114]

Des négligences pendant ses visites témoignent aussi du manque de considération envers certains moments de l'art : en se rendant à l'Église de St. Louis des Français à Rome, elle parle d'une église d'exilés, triste, et elle rate une des plus belles chapelles (la Cappella Contarini) avec les tableaux de *La vocazione et Il martirio di San Matteo* de Caravaggio, considérés aujourd'hui par tout le monde comme des chefs-d'œuvre. C'est vrai qu'on pouvait être victime du *préjugé du baroque* de l'époque, qui ne le considérait pas un moment important dans l'histoire de l'art. En somme, elle met au premier rang seulement les statues classiques et des peintres *spirituels* comme Fra Angelico. Elle est très frappée aussi par la statue de la martyre Santa Cecilia à Rome dans l'église homonyme. Elle ne s'attarde pas dans le même quartier sur la magnifique église de Santa Maria in Trastevere. Et très peu d'enthousiasme elle manifeste pour la cathédrale de Syracuse, bâtie sur le temple d'Athéna. Ces deux églises (Santa Maria in Trastevere et la cathédrale de Syracuse) ont été construites sur des pièces archéologiques romaines. Le résultat est un superbe *style mixte*, difficile à apprécier par Marcelle Hanrez qui avait une conception du classique trop canonique.

Pour Syracuse elle ne mentionne non plus des chefs-d'œuvre comme *l'Annunciazione* d'Antonello da Messina, et *Il seppellimento di Santa Lucia* de Caravaggio, ce dernier aujourd'hui au Museo Bellomo et à l'époque dans l'église dédiée à la sainte martyre morte à Syracuse et protectrice de la ville. Bref, elle souffre de schémas, qui sont sa seconde peau.

B) Vers le Fascisme aussi elle a des sentiments opposés, ne faisant pas le lien entre *l'ordre* imposé par Mussolini et la standardisation du goût. Elle déprécie la nouvelle architecture moderniste (aujourd'hui tout à fait réévaluée), tandis qu'elle a une très bonne opinion des familles siciliennes fascistes, qui se montrent disciplinées à l'opposé des plus répandus et méprisés *comportements méditerranéens*. Enfin elle n'a pas une cognition articulée de la période. Nous sommes dans l'année 1933, onze ans après la prise du pouvoir fasciste (*la marcia su Roma* est d'octobre 1922). Mussolini a déjà détruit soit le Rione Monti, près du Colisée, pour construire Via dell'Impero pour les parades militaires, soit une grande partie de Borgo Pio tout autour du Vatican, pour bâtir via della Conciliazione (à l'occasion des Patti Lateranensi de 1929). Il est en train de créer le quartier de l'EUR, avec le Palais des Expositions et d'autres monuments géants, sur l'axe qui relie, selon le plan d'urbanisation fasciste, Rome à la mer. Tout au long du Tibre, après avoir abattu les belles petites maisons anciennes, on lance de nouveaux quartiers. Tout ce qui était *bourg*, habité par les petites gens, était mal vu, pas seulement pour des raisons esthétiques, mais politiques : cet amas de personnes, ce tissu social était naturellement anarchique et plutôt réfractaire à la grandiloquence fasciste. À propos de ces reconstructions Marcelle Hanrez parle de civilisation américaine, en manifestant, donc, une vision autre que celle du fascisme. Elle n'aime pas ces changements, principalement parce que sa vision de l'Italie correspondait à une série de belles cartes : "*Alfred parti voir l'exposition de la Révolution fasciste a reculé horrifié devant cette menaçante (sic) façade rouge et noire (sang et deuil) d'un futurisme agressif [...]*" (p. 176). Elle n'apprécie non plus le fanatisme fasciste (p. 202, p. 216), dont elle déplore le côté démagogique et moderniste. En même temps Marcelle Hanrez n'arrive pas à comprendre d'un point de vue anthropologique le tissu autochtone, archaïque, très authentique de certains habitants de l'Italie : "*Des nègres blancs, tels nous ont apparus les Siciliens, futiles, remuants, insensibles, inintelligents. Les familles fascistes font exception. Ils ont fort à faire ici. C'est une véritable apostolat [...]*" (p.181). Cette dame n'en tire jamais les conséquences d'une vision d'ensemble des faits, ni tant moins idéologique, dans un sens large du terme. Gaëlle Courtois écrit dans son mémoire :



[...] l'Italie qui se dessine à la lecture du récit n'est pas celle du fascisme ou des réalités de son temps, généralement reléguées au rang de simples greffes (acceptées ou rejetées par Marcelle selon les circonstances). Elle n'aperçoit du régime politique italien, qui véhicule encore à cette époque une image positive particulièrement au sein de la droite européenne, que quelques rares manifestations extérieures (propreté des trains, ordre, grands travaux, etc.). Les jugements non univoques qu'elle prononce à ce sujet sont passés au travers du tamis de sa sensibilité misonéiste et écartent l'idéologie et ses structures (p.135).

C) Un autre *leitmotiv* regarde le monde artisan versus l'industriel. Elle écrit après avoir visité l'oreille de Denis à Syracuse :

La grotte de cordiers n'est pas moins curieuse, remplie du va-et-vient constant des hirondelles qui nichent par centaines dans ces parois humides. Une eau y suinte et y séjourne qui sert à humecter la corde qu'y tissent à la main quelques cordiers habitués à l'ombre froide de la grotte. Ils vendent aux touristes cette ficelle infiniment plus solide et mieux faite que les produits du machinisme (p. 203).

– Quelques ultérieures annotations : à deux moments elle croit à des signes sensoriels (une fois elle voit apparaître *Santa Cecilia*, et dans une autre circonstance elle croit à l'avertissement de son fils Bernard – à la suite d'un mauvais rêve – de ne pas prendre le bateau de Palerme dans le voyage de retour, où une tempête, d'ailleurs, se déchaînera réellement). Spiritualité et sensibilité font partie de la même perception de la vie.

– A qui s'adresse-t-elle ? Elle regrette que des parents dans un précédent voyage à Rome, n'aient pas décrit les hôtels où ils ont été (dont certains désormais détruits). Sa préoccupation est donc de transmettre un savoir, faire la comparaison temporelle sur des expériences de voyage dans le temps. Mais ce savoir ne renvoie jamais à des paramètres plus généraux, à l'histoire écrite, à une information plus circonstanciée, elle se base surtout sur son monde, sur son entourage. Un autre destinataire est son fils Bernard, qui est resté à Bruxelles et auquel elle adresse ses lettres, qu'elle cite par extraits dans son cahier de voyage. Peut-être les a-t-elles copiées à son retour.

– Les conditions de voyage sont d'une manière évidente celles d'une personne très riche. Le cahier termine avec une liste minutieuse des frais et la transcription en français d'un menu de Naples. Il s'agit fort probablement – signale Gaëlle Courtois – d'un héritage familial : son père tenait un livre de comptes très minutieux et avait en horreur des politiques dispendieuses.

L'objet de cet écho est le cahier de voyage de Marcelle Hanrez, comme on l'a dit. Néanmoins l'étude de Gaëlle Courtois, qui l'accompagne, constitue un enrichissement très important pour approfondir ce témoignage d'un point de vue historique, sociologique et philologique.





[Apa-Bel 121]

" Bruxelles, le 27 octobre 2007

Cher ami,

Je ne sais que vous écrire. J'ai lu votre roman autobiographique d'une traite. Je vous connais bien et je vous ai reconnu tout de suite dans votre magasin d'antiquités. Vous écrivez avec une facilité déconcertante et de mieux en mieux – aussi, avec moins de fautes de frappe ! Vos aventures amoureuses sont parfois répétitives mais, évidemment, vous êtes un homme, un vrai, et donc parfaitement sensibilisé à l'archétype que nous présentent la T.V., les journaux *People* et les journaux féminins. Je dis cela sans jugement, bien entendu : la rentabilité de l'esthétique féminine imprègne de plus en plus notre société.

Vous ai-je dit que ma mère avait une " Maison de couture " ? Qu'elle allait à Paris acheter ou copier les modèles qu'elle revendait très cher aux aristos et aux commerçants enrichis ? J'en ai gardé un profond dégoût pour tout ce qui touche au " paraître ", à la frime, aux fringues, et par extension, aujourd'hui, à la mode de la chirurgie esthétique, aux mannequins trop maigres, aux aliments de régime et toutes ces choses dont on nous bassine les oreilles. Autant j'aime vos descriptions des bois, des tissus, des bibliothèques (des chevaux, naturellement), autant les seins de Marchka, les fesses de Marchka, les humeurs de Marchka, m'agacent.

Et vous, comme tous les hommes, vous marchez à fond dans son petit théâtre personnel : un timing parfaitement organisé : un petit bout de peau de cuisse le premier jour, un téton au travers d'un voile, trois jours plus tard, et si on a été bien sage, le vocabulaire si mignon " ma rose, le petit cousin ", pour paraître pudique, les serments de ne jamais s'aimer... pour que cela dure. Bref, vous avez compris, je n'aime pas Marchka. Je regrette d'éroder des souvenirs si merveilleux mais j'ai l'impression que cette femme, si conforme au modèle imposé par les médias, longue, fine, racée, sportive, intelligente etc., n'existe que dans votre imaginaire qui recrée " la femme ", à la mesure de ses fantasmes.

Vous vous direz, et peut-être auriez-vous raison, que moi, vieille intellectuelle aigrie, je suis jalouse de toutes ces femmes qui se font masser, lifter, étriller, maquiller, habiller d'ors et de soies rares pour mieux vous faire succomber, vous les hommes !

En fait, j'ai été élevée d'une façon baroque : en même temps puritaine et exhibitionniste. Avant la guerre, ma mère fréquentait un centre nudiste, très austère. Ensuite plus tard, je suis retournée quelque fois à l'île du Levant, île toujours nudiste, mais pas du tout austère. J'ai gardé de mon enfance la pudeur des mots. Dans votre roman, votre attirance pour Marchka est indubitable, vous manifestez votre désir par les gestes les plus évidents – les hommes ont effectivement peu d'imagination ! – mais je n'aime pas la manière dont vous en parlez. Vous dites vous-même que les mots employés sont laids, et vous citez, masturbation, fellation, sodomie etc... Je suis bien d'accord avec vous sur ce point. Mais finalement, je ne connais que Brassens qui puisse parler des " cons " tout en restant poète.





Donc, pour résumer, c'est bien difficile d'exprimer avec des mots ce que l'on ressent. Moi, personnellement, il y a des mots que je peux hurler en chantant des chansons estudiantines, mais que je serais incapable de chuchoter dans l'intimité. Peut-être est-ce frustrant, pour un homme, de faire l'amour avec une femme qui s'applique à se taire ?

[Apa-Bel 121] *Dans mon roman, en y repensant, je me décris comme un vieil homme, je crois qu'en imaginant l'amour entre une femme âgée et un homme jeune, j'aurais été incapable d'écrire. Il y a des mots, des situations qu'il m'est impossible de concrétiser par l'écriture : ainsi, par exemple, la mort ou la souffrance d'un animal, la torture par plaisir. Donc, je me rends compte que, en ce qui me concerne, l'exaltation qui accompagne les gestes de l'amour, ou encore les gestes du désespoir sont toujours silencieux (cela dit, je suis plutôt bavarde et j'aime écrire).*

Je vous écrit tout ce que je pense, au fur et à mesure que cela me vient en mémoire. Ce n'est pas une analyse de texte, ni un résumé, c'est une première réaction, à chaud sans plus, peut-être pourrais-je être plus précise si vous me posiez les questions qui vous préoccupent.

Est-ce un texte susceptible d'être édité ? Je crois que l'authenticité de cette relation, la manière assez crue, et même parfois grossière, de raconter, rencontre certainement un créneau dans les œuvres de fiction. Le sexe est à la mode, comme les meubles de bateau dans les années 70. Alors ? Peut-être ? Mais je suis mal placée pour le dire car je ne connais pas le monde de l'édition et que je rencontre beaucoup de difficultés à être éditée.

Est-ce un texte à présenter à l'APA ? Là, je voudrais l'avis de Louis ou de Béatrice. Je trouve que cela devrait faire partie de tout l'ensemble de votre œuvre ; c'en est un des aspects et en ce sens, il a sa place dans les dépôts de l'APA. Mais, je ne prends pas de décision toute seule. D'une certaine manière, vous êtes le seul à dépasser le " politiquement correct " et nous n'avons jamais eu à débattre des limites que nous nous assignons. Si vous avez l'intention de faire éditer, d'éditer à compte d'auteur, ou de présenter à l'APA, ce serait l'occasion pour nous de définir les limites de la " bonne convenance " ou de créer un archivage spécial pour ce qui risque de heurter les bien-pensants.

Voilà, cher ami, quelques réflexions que je vous livre. Et ne m'en veuillez pas si je n'aime pas Marchka ! En plus de toutes ses merveilleuses qualités, elle a certainement le sens des affaires, ce qui n'est pas méprisable. Enfin, pour terminer cette longue lettre, une fois encore, vous m'avez bien amusée. Je vous aime beaucoup, avec complicité et compréhension.

Amitiés, Simone Bellière "





S'inspirant de l'exemple d'un réseau européen d'organisations sœurs, les Archives du Patrimoine Autobiographique – Entre mémoire et avenir (APA-Bel) visent :

- à sauvegarder dans un Fonds les fragments de mémoire individuelle et collective consignés dans les documents autobiographiques non publiés ;
- à faire vivre ce Fonds ;
- à organiser des activités liées à l'autobiographie.

Le Fonds de l'APA-Bel est conservé à la bibliothèque Montjoie de la commune d'Uccle-Bruxelles, qui est aussi le siège des activités de l'Association.

Tous les documents sont lus, indexés et archivés. Les échos de lecture sont publiés chaque année dans un numéro du recueil "De Temps en temps".

Les activités sont annoncées par voie de presse et comprennent des conférences, la participation à des événements, etc. Des extraits des dépôts sont lus à la plupart des activités de l'APA-Bel.

L'APA-Bel est une **ASBL** fondée en septembre 2002 par Beatrice Barbalato, Agnès Bensimon, Michèle Piron, Marcel Stelzer, Véronique Vallé, Louis Vannieuwenborgh et Rolland Westreich.

Le conseil d'administration se compose de :

Beatrice Barbalato (professeur UCL, resp. scientifique)

Francine Meurice (trésorière)

Véronique Vallé (secrétaire)

Louis Vannieuwenborgh (resp. groupe de lecture)

Rolland Westreich (président).

Comité d'honneur :

Gilles Alvarez, ancien président APA-France

Lionel Bourg, écrivain, France

Monique Dorsel, directrice du Théâtre Poème, Bruxelles

Philippe Lejeune, professeur et co-fondateur APA-France

Annick Maquestiau, directrice de la bibliothèque Uccle-Montjoie, Bruxelles

Jacques de Martroye de Joly, ancien échevin de la Culture à Uccle - Bruxelles

Pierre Mertens, écrivain, Bruxelles

Albert Mingelgrün, professeur ULB, Bruxelles

Anne Morelli, professeur ULB, Bruxelles

Marc Quaghebeur, professeur UCL, directeur des Archives et Musée de la Littérature (Bibliothèque Royale), Bruxelles

Jacques Sojcher, philosophe, Bruxelles

Membre associée :

Agnieszka Pantkowska, professeur de littérature francophone belge à Poznan (Pologne.)





Un réseau européen

Les Archives du Patrimoine autobiographique – entre mémoire et avenir font partie d'un réseau européen d'associations similaires, dont voici les principales. Le site de notre sœur aînée française est une véritable mine d'informations pour tout ce qui touche à l'autobiographie, ainsi que celui de Philippe Lejeune "Autopacte" à <http://www.autopacte.org>.

France : *Association pour l'Autobiographie et le patrimoine autobiographique (APA)*

Adresse : La Grenette, 10 rue Amédée-Bonnet, 01500, Ambérieu-en-Bugey, France
Téléphone: 33 04 34 65 71
Courriel : apa@sitapa.org
Fondateur : Philippe Lejeune
Responsables : **Philippe Lejeune – Denis Dabbadie**
Site internet : <http://sitapa.fre.fr>

Italie: *Archivio Diaristico Nazionale*

Adresse : Piazza Plinio Pellegrini 1, 52036 Pieve S. Stefano (AR)
Téléphone. : 39 (0)575. 797730 ; Fax 39 (0)575 799810
Courriel : adn@archiviodiari.it
Fondateur : Saverio Tutino
Responsable : **Loretta Veri**
Site internet : <http://www.archiviodiari.it/>

Allemagne: *Deutsches Tagesbuch Archiv*

Adresse : Am Markplatz 1, D-79312 Emmendingen
Téléphone : 49 (0)7641-574659 / 49 (0)7641-51907
Courriel : dta@tagebucharchiv.de
Responsable : **Frauke von Troschke**
Site internet: <http://www.tagebucharchiv.de/>

